

# Larson

## Antoine Wielemans *Escapade solitaire*

Roscoe p.12 K.ZIA p.14 Stéphane Ginsburgh p.17 Eve Beuvers p.18 Antoine Pierre p.20 Focus musique  
« contemporaine » p.22 Diriger, créer : des carrières pour les femmes p.26 Culte : Front 242 p.38



Périodique : 5 x par an  
BELGIQUE-BELGIE  
P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746  
AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/s



# Génération classique

Un concours tremplin pour les jeunes ensembles de musique classique

## FINALE PUBLIQUE

27 novembre dès 13h30 à Charleroi (PBA)

### Finalistes :

- Trio Caligramme
- Quintette EtCaetera
- Ostara
- Aréthuse Duo
- Nora et Zora Novotna
- The Unkissed
- Trio Noreva
- Trio Vivace

Infos : lesfestivalsdewallonie.be – 071 51 78 00



Une initiative des Festivals de Wallonie, en collaboration avec les Écoles Supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Conseil de la Musique.



lesfestivalsdewallonie.be

©CProd

**ARS MUSICA** 09—27 NOV 2021  
INTERNATIONAL CONTEMPORARY MUSIC FESTIVAL  
Des voix du monde entier — info & tickets : arsmusica.be — #arsmusica



**50 LAB**  
[MUSIC FESTIVAL]  
[17-18-19.11'21]

Gabriels / Peet / Poté / Chibi Ichigo  
/ ECHT! / L'Rain / Aili / TUKAN /  
Gargantua / MEYY / David Numwami  
/ CRYSTALLMESS  
& more...

[BRUSSELS] [fiftylab.eu]

# Larsen

Conseil de la Musique  
Rue Lebeau, 59  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction  
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction  
Claire Monville

Comité de rédaction  
Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
François-Xavier Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction  
François-Xavier Descamps

Rédacteur-trice  
François-Xavier Descamps  
Caroline Lambrechts

Collaborateur-trice  
Isabelle Bonmariage  
Nicolas Capart  
Serge Coosemans  
Jean-Pierre Goffin  
Louise Hermant  
Véronique Laurent  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jean-Marc Panis  
Jacques Prouvost  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Bernard Vincken

Rélecteur-trice  
Christine Lafontaine  
Nicolas Lommers

Couverture  
Antoine Wielemans  
©Olivier Donnet

Promotion & Diffusion  
François-Xavier Descamps

Abonnement  
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.  
larsen@conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

Impression  
die Keure

Prochain numéro  
Janvier 2022



Crédits  
Tribunalova  
Marie-Clémence David  
Olivier Laval  
Alice Kohl  
Antoine Porcher  
Jean-Marc Panis

P.14

K.ZIA, plus que la fille de...



P.16

Sarah Defrise, émotions fortes



P.19

Guillaume Vierset, l'hyperactif



P.20

Antoine Pierre, à la baguette!



P.22

Focus sur la musique "contemporaine"



P.40

Ostende, la reine des plages



Édito

Le MaMA à Paris a fermé ses portes il y a un peu plus de trois semaines. Au programme, conférences, ateliers et concerts ouverts au public et surtout aux professionnel-le-s du secteur musical. Cette 11<sup>e</sup> édition, tout comme la 10<sup>e</sup> d'ailleurs, a fait la part belle à une thématique actuelle, majeure diront certain-e-s, trop omniprésente oseront encore dire d'autres : la place des femmes dans la musique.

Malheureusement, c'est un sujet dont il faut encore discuter aujourd'hui. En effet, les femmes sont quasiment effacées de l'histoire de la musique alors qu'elles y ont toujours participé. Aujourd'hui, elles sont encore trop peu présentes, que ce soit sur scène ou à des postes clés. S'il en est des femmes, il en est également de toutes les minorités, qu'elles soient liées à la couleur de la peau, à l'âge ou au capacitisme. Il est donc urgent d'initier et de valoriser des initiatives et projets mis en place pour plus d'égalité afin que chacun-e se sente légitime.

Cela sous-tend, entre autres, que chacun-e ait recours à des notions de bienveillance, d'empathie, de partage et d'entraide. L'arrivée du Covid nous a fait croire que ces valeurs-là allaient enfin émerger. Bien naïvement.

Claire Monville

En Couverture	
p.8	L'ENTRETIEN Antoine Wielemans

Ouverture	
p.4	ARRIÈRE-PLAN Laetitia Van Hove
p.5	AFFAIRES À SUIVRE
p.6	EN VRAC

# rencontres	
p.12	Roscoe
p.13	UNIK UBIK
p.14	K.ZIA
p.15	Chuki Beats
p.15	Boris Engels
p.16	Sarah Defrise
p.17	Stephane Ginsburgh
p.17	Ben Bertrand
p.18	Eve Beuvs
p.19	Guillaume Vierset

Articles	
p.20	AVANT-PLAN Antoine Pierre
p.22	360° Créer, inventer, explorer les mondes sonores
p.26	180° Diriger, créer : des carrières pour les femmes
p.28	DÉCRYPTAGE Le statut d'artiste
p.30	MÉDIA Les podcasts musicaux
p.32	IN SITU Le Prince Club
p.33	IN SITU Le Sounds Jazz Club

Los sorties	
-------------	--

Bonus	
p.37	4x4 Bakari
p.38	C'EST CULTE Front 242
p.40	VUE DE... Ostende
p.42	J'ADORE... Grégoire Fray
p.42	L'ANECDOTE Nicolas Michaux



# five-oh

Laetitia Van Hove est la fondatrice de Five Oh, une agence de relations publiques spécialisée dans le secteur musical et qui représente une série d'artistes belges et internationaux ainsi que des projets musicaux de tous styles et genres. En plus de son expertise en relations publiques, l'agence Five Oh est également à l'origine des Fifty Sessions et de Fifty Lab.

# Laetitia Van Hove, curatrice de talents

TEXTE : LOUISE HERMANT

**P**our défendre au mieux ses artistes, il faut soi-même être convaincu-e. C'est le mantra de Laetitia Van Hove depuis le début de sa carrière d'attachée de presse. « Si tu n'as pas le coup de cœur, ce n'est pas honnête, vis-à-vis de soi et de l'artiste », assure-t-elle. Avidée de découvertes musicales dès son plus jeune âge, elle ne se voit pas travailler ailleurs que dans le monde de la musique. N'étant pas instrumentiste, bien qu'elle ait tenté de se frotter au saxophone, une « catastrophe », elle trouve le moyen de pénétrer dans le secteur en s'occupant de la communication des musicien-ne-s.

Elle commence par un stage chez Warner avant d'atterrir chez EMI Music, en tant que promotion manager puis cheffe de projet. Sept ans plus tard, la maison de disques est rachetée par Universal et Warner. « J'avais la possibilité d'être réengagée chez Warner. Mais je crois que j'avais un tel amour pour les années que je venais de passer que j'avais peur d'être un peu aigrie. J'avais aussi l'impression d'avoir fait le tour des majors », confie-t-elle. Elle débarque à Paris et se met à travailler pour Choke Industry, un petit label indépendant où ils sont seulement trois. Ce passage vers une petite structure lui permet d'assouvir son désir de découvrir davantage les coulisses de l'industrie. Mais aussi d'observer qu'il est possible de travailler avec des artistes dont on se sent proches et que l'on choisit, à la différence des majors.

Elle quitte la capitale française et revient à Bruxelles. L'idée de monter sa propre boîte fait son chemin. Elle se lance avec une ancienne collègue d'EMI Music. « Notre créneau était de faire ce

que l'on aimait. On a reçu plein de propositions, mais on a refusé beaucoup de projets car on n'y croyait pas. » Laetitia Van Hove fonde ensuite son agence de presse indépendante, Five Oh, en 2015. Un an plus tard, elle crée les Fifty Sessions, un concept de soirées où un artiste belge et un international se partagent la scène. Un événement gratuit pour faire connaître des talents émergents. Eddy De Pretto, L'Impératrice ou encore Lomepal y sont passés. Aujourd'hui, l'agence s'occupe d'une pléthore d'artistes en développement : David Numwami, Frenetik, Judith Kiddo... Mais aussi de noms connus comme Angèle ou Clara Luciani. Leur point commun : avoir pu séduire la petite équipe de l'agence.

Ayant pris goût à la programmation, elle développe le Fifty Lab, festival dont l'affiche est concoctée avec une vingtaine de festivals européens. La troisième édition a lieu en ce mois de novembre. À côté de Five Oh, la Bruxelloise de 35 ans vient d'intégrer MEWEM, un programme de mentorat pour les femmes de l'industrie musicale. « Les femmes restent encore sous-représentées, même si les choses ont évolué. Des projets de ce type permettent de faire bouger les choses. » Toujours dans cet esprit de sororité et de transmission, elle va s'occuper de la communication d'une nouvelle agence de booking fondée par son amie Bénédicte Ehx. Et comme ce n'est encore assez, elle va donner quelques cours de marketing à l'IAD. « Je crois que j'ai un côté un peu hyperactive. Mais je ne me sens pas débordée. J'ai mes trois enfants avec qui je passe beaucoup de temps. Quelque part, ce sont eux ma détox ! »



# didier-laloy

# damien-chierici

## Duplex

Duplex, c'est la rencontre de deux musiciens bien connus de nos scènes, aux univers très différents. Didier Laloy, c'est le spécialiste des musiques trad / world, celui qui a apporté un nouveau souffle à l'accordéon diatonique. Damien Chierici est issu de la mouvance pop / rock belge. Duplex fusionne ces influences dans un cocktail électro-pop-world accompagné d'ambiances cinématographiques sonores et visuelles. Un spectacle scénographié et mis en scène par Éric De Staercke.



# pop

# dolce-vita

## Isadora

Révélee lors de la septième saison de The Voice France, Isadora (De Boosere) est une chanteuse belge originaire de Liège. Fille d'un metteur en scène et d'une comédienne, l'ancienne protégée de Florent Pagny a sorti jusqu'à présent un EP, en 2020, et un récent single, Honey, produit par Elvin Galland (Alice on the Roof, L'Or Du Commun, Damso...) qui l'accompagne depuis les débuts de son projet. Allez jeter un oeil sur le clip !



# clip

# r'n'b

## Stace

Stace, de son vrai nom Stacy Claire, est une auteure et compositrice qui vit aujourd'hui à Bruxelles. On connaissait d'elle sa participation au projet RUMPUS, un big band français axé soul R'n'B (avec une pointe de rock progressif), mais elle a décidé de voler de ses propres ailes en se faisant appeler "Stace". On vous invite à découvrir son premier clip, le titre Mellow, dans une veine plus intimiste et terriblement sexy.

# jazz

# musique-de-chambre

## Ellipse

On nous présente le projet Ellipse (sur scène, on MARS en... mars prochain dans le cadre de la Semaine du violoncelle) comme un heureux mélange de musiques de chambre et de jazz, oscillant entre parties orchestrées et improvisées. Les textes sont chantés par Barbara Wiernick accompagnée par trois musiciennes de talent : Sigrid Vandenberghe (violoncelle), Hélène Duret (clarinette) et Jessica Ryckewaert (marimba et vibraphone). Paroles et musiques : Alain Pierre et Barbara Wiernick. À découvrir sur scène !

# clubbing

# live

## Contraste 12



Bruxelles n'attendait-elle que cela ? Contraste 12 est un nouveau "concept" alternatif de clubbing initié par Back in the Dayz, l'agence / label / events spécialisée au départ dans le hip-hop. Contraste 12 → C12... vous suivez ? Oui, c'est bien dans les entrailles de la Gare Centrale que la nightlife bat son plein et ils s(er) ont nombreux à être de la party : Gaspard Augé (Justice), Breakbot, Zola, Salut c'est cool... etc. etc. etc.

# En Vrac...

## Streaming

### Calculez vos royalties

Le site web royalties-calculator.com permet d'avoir un aperçu (estimé) des revenus générés par la diffusion numérique de musique. L'outil permet de contrôler ce que les artistes sont sensés récolter des redevances... mais vous pouvez aussi tout simplement vous amuser à regarder ce que gagnent vos musicien-ne-s préféré-e-s (c'est parfois surprenant). Ce calculateur de redevances a été développé par un ingénieur espagnol, Gabi Ferraté, un fana de musique travaillant chez BMAT Music Innovators, une plateforme qui vise à mettre en relation tou-te-s les acteur-ric-e-s du secteur pour amplifier la valeur de la musique. Un outil qui permet un peu de transparence.

### 3 webradios pour Musiq3

Début septembre, Musiq3 a lancé trois webradios dédiés. L'une à la musique baroque (de la Renaissance à 1750), une autre aux compositeurs "romantiques" (Beethoven, Chopin, Debussy...) et une dernière au jazz (belge et international, toutes orientations confondues). Trois chaînes thématiques qui permettent ainsi d'élargir l'offre hertzienne (ou DAB+) et de prolonger la vie de Musiq3 sur le web. Classic21 avait fait de même quelques semaines auparavant en lançant elle aussi quelques webradios thématiques.

## Philippe Boesmans

### 17 partitions manuscrites à la RBR

Le 12 octobre dernier, Ader, maison de ventes active depuis 1962, organisait à Paris une vente aux enchères nommée "Lettre & Manuscrits auto-graphes - Musique". Outre un célèbre tableau représentant Claude Debussy (vendu à 220.000 euros), l'événement proposait également d'acquérir plusieurs centaines de manuscrits et partitions de grands compositeurs tels Bach, Bizet, Chabrier ou encore Berlioz mais également quelques écrits d'œuvres plus récentes, parmi lesquels 17 sont de la main de Philippe Boesmans. Achetée par la Fondation Roi Baudouin et confiée à la section Musique de la Bibliothèque royale de Belgique, cette collection de partitions - conservée dorénavant dans des conditions optimales et accessible à la recherche - permettra d'approfondir l'expertise musicale et musicologique relative au compositeur belge.

## Julos Beaucarne

### Précursour de l'écopoétique

Le décès de Julos Beaucarne est vite passé à l'as (Larsen y reviendra). Il est sûr que le chanteur poète wallon n'apparaissait plus dans les canons de l'époque depuis quelque temps et c'est avec plaisir et intérêt que nous avons pu lire un article, le remerciant, paru sur pointculture.be. Il remplace l'artiste dans son contexte, son époque et en quoi il était un précurseur, notamment de la "cause" écologique; le vivant était au centre même de sa création et de ses propos. À découvrir sur pointculture.be.



## Goûto Mes Disques

### Tip mo!

Fondé en 2008 par Jeff Lemaire et Simon Bomans, Goûto Mes Disques est un webzine composé d'une vingtaine de rédacteur-trice-s bénévoles et qui traite de l'actualité musicale dans toute sa diversité. News, chroniques, reviews de concerts, interviews, mixes exclusifs, dossiers thématiques, podcasts... GMD c'est tout ça et aussi pas mal d'événements, produits ou coproduits... Et ce "ça" a un certain coût bien évidemment. C'est pour cela que le webzine a fait appel à sa communauté, afin d'assurer quelques rentrées financières qui permettront au site, tout d'abord, de continuer à exister et fonctionner correctement (avec tous les outils qui s'imposent aujourd'hui)... et qui permettront aussi de développer et d'étendre son influence, tout en conservant l'indépendance qui le caractérise. Vous pouvez donc "tipper" GMD via la plateforme de financement participatif tipeee. Merci d'avance pour eux.

## Du F. dans le toxté

### Vous chantez en français?

Vous chantez en français des textes originaux sur des musiques originales? Du F. dans le texte est un concours (trempin) ouvert à tous les artistes, auteur-e-s-compositeur-trice-s domicilié-e-s en Fédération Wallonie-Bruxelles... qui chantent en français. Ouvert à tous les styles musicaux (rap, rock, chanson...) et présent dans le paysage culturel depuis de nombreuses années, Du F. dans le texte (autrefois connu sous la dénomination "Musique à la française") a révélé et aidé de nombreux artistes aujourd'hui bien installés sur nos scènes: Atome, RIVE, Nicolas Michaux, Scylla, Veence Hanao, David Numwami et bien d'autres ont profité du coup de pouce / boost offert par le concours via ses nombreux prix annuels. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 17 décembre (faites donc attention, la période a été raccourcie par rapport aux années précédentes) et pour ce faire, il suffit de se rendre sur: [conseildelamusique.be](http://conseildelamusique.be) ou [mycourtcircuit.be](http://mycourtcircuit.be).

## #18000ENESPAGNE

### #18.000ENESPAGNE

#### Rézaco?

18.000 euros pour un appart en Espagne? 18.000 Catalans manifestant pour l'indépendance? Non... il s'agit d'une pétition en ligne hébergée sur le site de PlayRight+, la société de gestion collective qui s'occupe de collecter, gérer et répartir les droits voisins auprès des artistes-interprètes en Belgique. En faisant croire à un faux mouvement espagnol (#18000EnEspagne) où la législation pour la diffusion numérique est plus "correcte", plusieurs artistes se mobilisent avec pour objectif de demander au gouvernement fédéral de mieux protéger leurs droits pour la diffusion numérique de leurs performances. Activée dans le cadre de l'implémentation d'une directive européenne dans le droit belge qui vise à harmoniser les législations européennes sur le droit d'auteur et les droits voisins, les artistes à l'origine de cette pétition estiment que c'est le momentum pour que le gouvernement belge modernise la législation, en renforçant les droits des artistes-interprètes.

## Court-Circuit

### Un nouvel agenda des concerts

Afin de mettre en avant les structures d'organisation de concerts mais aussi les nombreux-euses musicien-ne-s qui résident en Fédération Wallonie-Bruxelles, Court-Circuit propose Court-Circuit.Live: une plateforme web présentée sous forme d'agenda-concerts et dédiée à tous les genres musicaux. Mis à jour par les organisations membres de Court-Circuit et ses partenaires (artistes compris), cet agenda s'est donné pour objectif d'illustrer l'importante pluralité d'artistes qui existe chez nous et d'informer sur les événements qui sont à venir au sein des différentes salles de concerts wallonnes et bruxelloises. Afin d'être tenu-e-s directement au courant des nouveaux concerts, il vous sera également loisible de vous abonner aux artistes ou organisations de votre choix en créant un profil personnel sur la plateforme. Une initiative qui vous permettra également d'acheter des places en prévente ou encore de découvrir de nouveaux artistes. Que du bonheur!

## Radios indépendantes

### Une transition numérique difficile

Radio Z, la Fédération qui regroupe 46 radios indépendantes, a récemment lancé une action doublée d'une pétition en ligne sous le hashtag #JeVeux-MaRadioEnDABplus afin de sensibiliser les autorités publiques face au besoin urgent d'un soutien financier supplémentaire nécessaire à la réussite et à la pérennisation de leur transition numérique. Déjà fortement fragilisés par la crise du Covid et la chute des revenus publicitaires, c'est maintenant l'arrivée de la technologie DAB+ qui menace le secteur des radios indépendantes. La Fédération Wallonie-Bruxelles a ainsi débloqué un budget d'un million d'euros pour aider à financer les infrastructures DAB+... mais rien n'est actuellement prévu pour assumer les frais récurrents annuels qui sont estimés à un montant oscillant entre 360.000 et 600.000 euros (pour l'ensemble des radios indépendantes). Par ailleurs, les conditions d'accès au réseau sont difficilement réalisables! Les radios sont en effet dans l'obligation de travailler ensemble en vue de constituer un opérateur et d'émettre le signal via une même infrastructure. Faute de réunir une majorité de 80% de ces radios, l'accès au réseau restera verrouillé. La Fédération Radio Z demande donc également une plus grande flexibilité pour constituer un réseau DAB+. La pétition est accessible sur le site: [jeveuxmaradioendabplus.be](http://jeveuxmaradioendabplus.be).

## Gabriello Verlogon fait son cinéma

Réalisé par Alessio Della Valle, *American Night* est un film italo-américain réunissant plusieurs grands noms du cinéma international (Jonathan Rhys Meyers, Émile Hirsch, Paz Vega). Dans la bande originale, on retrouve deux morceaux chantés et composés par Gabrielle Verleyen et issu de son premier EP *Le lac* (voir Les sorties). Une superbe récompense pour la jeune artiste qui a déjà notamment remporté le troisième prix du concours Du F. dans le texte en 2021 (candidatures ouvertes pour l'édition 2022!).

## Musiq3 et Musiquo en Wallonie

Sensible à la préservation du patrimoine et désireuse de le partager sur antenne, Musiq3 s'est associée à l'anniversaire de Musiquo en Wallonie, un label qui met en avant la culture musicale wallonne et bruxelloise depuis maintenant 50 ans. La chaîne musicale propose de nombreuses chroniques thématiques partant à la découverte du parcours de Louisa de Mercy-Argenteau (19<sup>e</sup>), Pierre de la Rue (15<sup>e</sup>), Jean Rogister (20<sup>e</sup>), Edouard Lassen (19<sup>e</sup>), etc. en compagnie de Brigitte Mahaux et de Xavier Falques, un homme passionné et spécialisé dans l'histoire de la musique. Outre ces chroniques, la radio propose également plusieurs émissions, parsemées d'extraits issus des plus belles productions du label belge, et dans lesquelles quelques personnalités feront également part de leur coup de coeur de ces 50 dernières années d'activité discographique. Checkez les podcasts!



## Vitrine Chanson et Musique

### Les lauréats "jeune public"

Huit spectacles destinés au jeune public ont été présentés dans le cadre de la "Vitrine Chanson et Musique". Quelques jours de "showcases" qui se sont donc déroulés les 4, 5 et 6 octobre à la Montagne Magique et à la Maison qui Chante. Cet événement vise à défricher et dénicher les "meilleurs" spectacles à proposer aux enfants de 3 à 12 ans dans le cadre scolaire, « afin de concourir ainsi à leur éducation artistique et citoyenne ». Cette rencontre est réservée aux professionnel-le-s de la musique jeune public et sa clôture a donné lieu à une remise de prix.

### Les lauréat-e-s 2021 sont donc :

- *Le re-Tour du Monde* par Le Ba Ya Trio → **Prix de la Ministre de la Culture**. Avec ce spectacle qui fait suite à leur *Tour du monde en chansons*, Benoît Leseure, Samir Barris et Nicholas Yates reprennent la route avec les meilleures chansons du monde (Maroc, Japon, Venezuela...) arrangées pour guitare, violon, chant et contrebasse.

- *Les Rossignols de l'Ouest* par O!boy - L'isolat → **Prix de la Ministre de l'Enseignement fondamental**.

Une invitation à découvrir le style a cappella bien particulier du style Barbershop, une exploration "musico-historique" de diverses musiques populaires américaines comme le swing, le blues, la country, le gospel, la worksong, des classiques de Disney... une facette de la culture des États-Unis au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.

- Une mention spéciale du jury a été attribuée au spectacle *Tiébébé* du Théâtre de la Guimbarde.

## Apple

### La pomme croquo Primophonic

Apple a racheté la start-up Primephonic, une appli de streaming spécialisée dans la musique classique. L'acquisition avait été signifiée fin août et quelques jours plus tard au mois de septembre, Apple plaçait Primephonic offline pour une mise à neuf et pour assurer la disponibilité d'un nouveau service intégré sur Apple Music en 2022. Le géant de l'informatique tente ainsi de se positionner sur le marché de la musique

classique. Et en acquérant Primephonic, Apple met la main sur toutes les métadonnées de ce service de streaming. En effet, la plupart des géants du stream tels Apple Music, Spotify ou Deezer fonctionnent tous sur un même modèle basé sur un encodage (et possibilité de recherche) par auteur, titre d'album et titres de chansons. Le monde de la musique classique étant structuré très différemment (qui est compositeur-trice, qui sont les musicien-ne-s, quelles oeuvres, etc.), il était très intéressant pour Apple d'enrichir sa base de données avec ces informations ardues à s'approprier. La firme de Cupertino prétend qu'elle réussira à donner ainsi au classique une audience plus large et ce, grâce à « un service dédié qui sera véritablement le meilleur au monde » (rien que ça)... et qui vous en coûtera la modique somme de 8,45 euros/mois. Can't wait...

## Virtuosité mathématique

### Un bolgo synthétiste de la musique à partir de trous noirs

Mikromedas SrgA+, c'est le nom du projet sur lequel Valery Vermeulen, un mathématicien belge de talent, est parvenu à synthétiser de la musique à partir d'ondes de rayonnement électromagnétique... émises par des trous noirs situés à plusieurs milliards de kilomètres de la Terre! Un programme qui n'aurait pas été possible sans les importantes données recueillies par l'onde spatiale Voyager Satellite, lancée dans le cosmos le 20 août 1977. Space, the final frontier...

## MuziokIO30 BAR

### Schaorbook en musique

L'initiative a été lancée afin de soutenir les musicien-ne-s de la commune... mais, plus largement, l'opération est accessible à tou-te-s les musicien-ne-s résidant en Région de Bruxelles-Capitale. Le projet vise également à venir en aide aux bars de Schaerbeek, touchés pendant la crise Covid, et à attirer les amateurs de concerts dans ces établissements. Une opération initiée et coordonnée par le pianiste jazz Martin Salemi, en collaboration avec les services de la Culture de la commune. Comment cela fonctionne-t-il? Concrètement, les bars remplissent un formulaire de participation (attention, ce n'est bien évidemment ouvert qu'aux bars schaerbee-kois) et les groupes / artistes créent un profil en ligne. Les bars peuvent ensuite choisir le / les groupes et artistes qu'ils ont envie d'accueillir. La commune paie une partie du cachet des musicien-ne-s (sur une base de rémunération fixée à un minimum de 120 euros /musicien-ne dont 90 euros sont payés par la commune). Toutes les infos (et toutes les conditions) sur cette opération sont accessibles sur: [1030.be/MUZIKIO30BAR](http://1030.be/MUZIKIO30BAR)



© OLIVIER DONNET

# album

# france

# Antoine Wielemans

## Escapade solitaire

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Après 18 ans à ne se consacrer qu'aux Girls In Hawaii, Antoine Wielemans prend son envol avec un premier projet solo. Pour cette échappée, il s'éloigne de l'univers indie-rock de son groupe en se mettant au piano et au français. La mélancolie, elle, ne reste jamais bien loin.

Cet album solo est arrivé un peu par hasard, par la force des choses. Les neuf chansons étaient, au départ, écrites pour se vider la tête, tester de nouvelles choses et rencontrer d'autres personnes. Le chanteur et guitariste des Girls in Hawaii pensait simplement les partager à quelques intéressé·e·s sur SoundCloud. Une sortie physique et une tournée n'étaient pas spécialement son intention. Et puis, encouragé par son entourage, il se laisse tenter par cette nouvelle aventure. Une fugue inattendue qui lui ouvre de nouvelles perspectives pour la suite.

**Pour ce premier album solo, vous êtes parti seul en Normandie à Vattetot-sur-Mer pour l'écrire. Vous aviez besoin de changer d'air?**  
Antoine Wielemans : Quand je suis en période d'écriture, j'ai besoin d'être isolé, de ne pas avoir le choix et de ne faire que ça. À tout moment de la journée, que l'on soit en train de se promener ou de prendre sa douche, quand on se lève le matin ou que l'on se couche le soir, on est en permanence en train de percoler. Et à un moment, ça jaillit. J'ai besoin d'être confronté à la solitude. C'est toujours autant une épreuve que quelque chose d'un peu jouissif.

**Les lieux influencent-ils l'ambiance, les sonorités d'un disque? On a l'impression d'entendre le bruit des vagues dans quelques chansons.**

Oui, très fort. Dans ce cas-ci, c'était au bord de la mer, au-dessus des falaises. L'environnement était très beau et contemplatif. Voir ce paysage l'hiver, dans un temps un peu hostile et sauvage, ponctué de tempêtes, cela se sent dans les paroles. Ce que l'on entend, c'est surtout les bruits des tempêtes et du vent. J'aime beaucoup aller enregistrer les sons de dehors, je suis parti avec mon micro sous un parapluie. Il faut bien s'occuper quand on est tout seul!

Antoine Wielemans

« Cette aventure ne remet strictement rien en question par rapport aux "Girls". Ça me donne, au contraire, envie de retravailler avec eux. »

**Vous avez fait le choix du français. Pour marquer clairement la différence avec les Girls in Hawaii?**

Ça me trotte en tête depuis longtemps. Ça fait une bonne dizaine d'années que j'écoute de plus en plus des chansons en français et moins en anglais. J'ai souvent fantasmé l'idée d'écrire en français. J'ai un peu essayé par le passé mais je n'étais jamais satisfait. Je ne sais pas pourquoi là tout d'un coup il y a eu comme un dé clic. Au tout départ, je voulais travailler sur un projet en solo pour un peu changer d'air, pour vivre une autre expérience. Avec "Girls", ça fait 18 ans qu'on fait de la musique ensemble. C'est très intense donc on n'a jamais eu l'occasion de collaborer avec d'autres personnes, de faire des choses à côté. Je me disais qu'une aventure en solo allait me faire du bien. J'ai commencé par l'anglais, mais très vite je me suis rendu compte que ça n'avait pas beaucoup d'intérêt car ça ressemblait très fort à "Girls". Je me suis alors dit que ce projet n'aurait de sens que si je faisais quelque chose d'instrumental ou en français. Je me suis lancé là-dedans et bizarrement le dé clic est venu assez vite sur un morceau. Et les autres se sont enchaînés assez naturellement.

**Comment s'est déroulé ce passage de l'anglais au français?**

Avec les "Girls", on est beaucoup plus centré sur la musique et la mélodie. On envisage la voix comme un instrument, une ligne mélodique. Le texte arrive en deuxième lieu. L'anglais n'est pas notre langue maternelle, écrire nous demande toujours un effort. C'est un peu à l'image d'un Tetris : on a une mélodie et des sonorités que l'on aime bien, avec un certain nombre de syllabes par phrases et il faut essayer de faire rentrer un texte, un mot là-dessus. C'est un casse-tête qui peut durer des semaines. L'écriture se fait souvent dans la douleur. Je crois que je suis arrivé au français aussi en réaction à ça. C'est devenu tellement pénible d'écrire en anglais pour ces raisons que ça devenait évident d'utiliser ma langue maternelle et de pouvoir jongler plus facilement avec le langage. Quand on écrit en anglais et que l'on veut dire quelque chose de précis ou utiliser une image poétique, même si pour nous elle a du sens, la plupart du temps on n'est pas du tout certain qu'un anglophone va comprendre la nuance. Je voulais me confronter à l'idée de maîtriser un outil et que si j'avais trouvé un décalage esthétique, une façon de dire une chose, je pouvais l'assumer à 100%.

Antoine Wielemans

« C'est devenu tellement pénible d'écrire en anglais que ça devenait évident d'utiliser ma langue maternelle et de pouvoir jongler plus facilement avec le langage. »

**Écrire dans sa langue maternelle enlève aussi de la distance. Les mots deviennent tout de suite plus frontaux. On ne peut plus trop se cacher...**

C'est pour cette raison que l'on a toujours écrit en anglais. L'anglais amène une certaine pudeur, on peut raconter ce que l'on veut. Avec cette langue, les mots sont distordus, les syllabes rallongées. Le français a quelque chose de beaucoup plus discursif et les mots sont beaucoup plus respectés. On ne va pas traîner pendant dix secondes sur une syllabe. On va chanter "voiture" et pas "voooiture". Dans ce que j'écoute en français, le langage est assez simple et usuel. C'est l'assemblage des mots qui crée des choses intéressantes, pas spécialement les mots compliqués. J'adore Albin de la Simone, il chante de manière très naturelle, il n'y a pas d'emphase. Tout comme Serge Gainsbourg ou Bertrand Belin.

**Le français revient beaucoup ces derniers temps. Est-ce une manière aussi de rester en phase avec les goûts d'aujourd'hui?**

Bien sûr. Avec les "Girls", ça nous intéresse toujours de faire quelque chose qui soit dans les codes du moment et de jouer avec ça. Sur nos derniers disques, il y avait beaucoup moins de guitares et plus de programmation, d'électronique, de synthés car c'est vers ça que la musique allait à ce moment-là. Il y a une mouvance incroyable depuis 10 ans de gens qui se réapproprient complètement leur langue maternelle. Il y a 15 ans, c'était presque la honte de chanter en français. C'était considéré comme ultra-ringard. Quand j'ai commencé, les groupes ne chantaient pas en français. Ce n'était pas du tout la mode ou la culture. Ça sonnait vieux, ça faisait penser à la musique de nos parents. C'est quelque chose qui a totalement changé, et rapidement.



© LARA HERBINIA

### Le fait d'être en solo vous permet-il de partager des choses plus personnelles ?

Dans les Girls in Hawaii, ça a toujours été une écriture à deux, à 50/50. On a développé notre écriture en tandem avec Lionel. J'ai déjà remarqué que cela pouvait être un frein pour raconter des choses plus personnelles et cela oblige une certaine pudeur. On se dit que l'autre ne va pas pouvoir s'y reconnaître. Ce projet permet de ne plus avoir aucun interdit et d'avoir une vraie liberté. De n'avoir aucun jugement ni de personne à convaincre. On peut tout laisser exister.

### Si être en solo permet moins de concessions, il y a aussi moins d'appui de la part des autres. Est-il dès lors plus compliqué de s'évaluer ?

C'est vraiment la grosse difficulté. Il y a beaucoup de libertés mais il y a des doutes permanents à toutes les étapes. Beaucoup plus que lorsqu'on est en groupe où il y a une force motrice. Quand on travaille en groupe, on est cinq ou six personnes à donner notre avis, il y a toute une série de filtres qui fait que lorsqu'une idée aboutit en une chanson, on est assez confiant sur ce qu'elle vaut. En solo, ce sont les montagnes russes. Parfois on y croit, parfois plus du tout. C'était assez compliqué à gérer.

### Qu'est-ce qui a fait que, finalement, vous y avez cru ?

Ce qui a fait que ce soit devenu un album, c'est clairement le confinement. Les chansons étaient pour la plupart écrites avant. Et elles auraient eu pas mal de chance de rester sur un disque dur pendant longtemps. Le confinement a été une période un peu irréelle, hors du temps où l'on cherchait tous à s'occuper. J'avais ces quelques chansons. Je les ai fait écouter à un ami qui m'a donné de bons retours. Pendant cette période, j'ai eu besoin de m'évader du quotidien de la maison. J'ai pu avoir un petit appartement à prêter où j'ai installé un ordinateur.

Je m'y rendais tous les jours pour travailler sur ces morceaux. Je les ai développés, enrichis, modifiés, réécrits. Après, je voulais aller en studio avec des musiciens pour enregistrer. C'était un peu le prétexte de ce projet, pouvoir rencontrer d'autres musiciens. Ce volet-là est devenu très compliqué avec le contexte, ça n'avait pas beaucoup de sens. Le confinement poussait à aller vers quelque chose de DIY, enregistré avec les moyens du bord à la maison, tout seul.

### Revenir avec un projet aussi différent et après tant d'années avec un groupe, c'est aussi une prise de risque et une mise en danger. Ça vous a fait peur ?

C'est à la fois excitant et très bizarre. Je me suis posé beaucoup de questions. Est-ce que j'ose quitter mes acquis et une situation dans laquelle je suis assez confortable ? Est-ce que je prends le risque de tout gâcher ? Il faut se demander si l'on veut rester condamné à faire toujours la même chose. Est-ce qu'il ne faut pas assumer l'idée qu'un jour on puisse complètement se planter et que ce n'est pas grave ? Si cela ne fonctionne pas commercialement, ce n'est pas grave. Ma plus grosse crainte, c'est que tout le monde trouve ça nul.

### Comment les autres membres du groupe ont-ils réagi à l'annonce du lancement de votre épopée solitaire ?

Ça fait des années qu'on s'entrechoque parfois un petit peu sur certaines choses. C'est une collaboration et une histoire d'amitié super riche, qui s'étale sur 18 ans. Similairement à un couple, il y a des moments de déchirement où l'on n'a pas envie des mêmes choses au même moment. Dans les périodes les plus difficiles, Lionel m'avait dit que ce serait bien que je fasse quelque chose pour moi, pour faire vraiment ce dont j'avais envie. Cette aventure ne remet strictement rien en question par rapport à "Girls". Ça me donne, au contraire, envie de retravailler avec eux. J'ai trouvé cette liberté dont j'avais besoin avec ce projet en solo

mais je m'imaginai moins ce que ça ferait de se retrouver sans cette force motrice, sans ces échanges d'idées et ces moments sociaux. On veut retravailler sur un cinquième disque l'année prochaine. On va bientôt commencer des séances d'écriture.

### Antoine Wiolomans

« Le piano est un instrument super riche. Plus je l'apprends, plus je me rends compte de sa complexité et de son côté un peu abyssal. »

Dans cet album, vous partagez des petits récits de vie et la vision d'un homme de 42 ans qui vit plus difficilement ses gueules de bois, ressasse ses choix passés et qui s'inquiète pour la jeunesse... On sent un autre regard par rapport à celui des Girls in Hawaii. Est-ce le cas ?

Je crois que le fait d'écrire en français change mon regard. Avec "Girls", on est toujours dans une sorte de jeunisme, dans l'idée de rester éternellement adolescent. C'est compliqué de vieillir en étant un groupe pop. Au début, on a juste fait un premier disque pour se marrer et puis c'est devenu toute notre vie professionnelle. Qu'est-ce qu'il se passe le jour où on arrête ? Quand est-ce que l'on va sentir qu'il est temps de mettre un stop ? Quand nous sentirons-nous trop vieux, plus à la page, décalés ? Est-ce qu'on peut vieillir ? Est-ce qu'on a envie de devenir un groupe vieux comme les Rolling Stones ? Ce sont des questions que l'on se pose beaucoup maintenant. Tout ça m'a beaucoup perturbé ces dernières années. Est-ce que je continue de faire "Girls" parce que je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre ou parce que j'aime vraiment ça ? Faire quelque chose en solo m'a complètement rassuré. C'est le renouveau de quelque chose, de nouvelles perspectives s'ouvrent. C'est devenu un vrai sujet en soi de dire que j'ai 42 ans, quel regard j'ai sur moi, sur le fait que je vieillisse. C'était plus facile à exprimer dans ce projet qui est très personnel.

L'autre rupture avec les "Girls" est le piano. Vous dites avoir longtemps fantasmé le fait d'apprendre le piano. Qu'est-ce qui vous attirait vers cet instrument ?

J'ai commencé à apprendre le piano ces cinq dernières années. Au début du projet, j'ai essayé d'enregistrer en français à la guitare, mais ça ne plaisait pas. Une fois au piano, tout a été plus simple. Je ne sais pas trop pourquoi mais l'instrument m'a beaucoup inspiré. J'avais toujours eu envie d'y jouer. J'ai pris des cours pendant deux ans car je jouais auparavant à l'oreille, avec des mauvais accords. Il était important pour moi de vraiment apprendre et de pouvoir ainsi improviser et composer. Le piano donne l'opportunité de faire des autres suites d'accords car ce sont des autres codes. C'est devenu mon nouveau terrain de jeu. On peut s'asseoir devant un piano, poser un accord et se laisser guider, laisser traîner. Avec la guitare, on a envie d'être plus bavard, plus rythmique.

Pour ce faire, vous vous êtes retrouvé à l'Académie de Saint-Gilles, à devoir prendre également des cours de solfège.

Le solfège se fait en groupe, avec des adultes et des adolescents. C'était assez marrant de se retrouver avec des gamins de 14 ans. J'ai toujours joué de la musique de manière em-

pirique, sans aucune formation théorique, juste en écoutant Nirvana à la radio et en apprenant la guitare aux scouts. Ces deux années de base au solfège m'ont beaucoup appris. Deux fois par an, j'avais aussi une audition. On devait apprendre un morceau et le jouer devant la prof et les élèves de toutes les années. J'étais tout tremblant en jouant mon petit morceau. J'ai quand même fini par réussir l'examen. Je n'avais pas dit à la prof que j'étais musicien professionnel. Je n'aime pas spécialement en parler. Ça modifie parfois fort les rapports et dans un sens qui n'est pas toujours intéressant.

C'est important de continuer à apprendre après tant d'années de métier ?

C'est important et même nécessaire. Si un instrument est notre outil de travail, il peut finir par ne plus nous inspirer. On le connaît par cœur donc il peut nous bloquer dans nos réflexes. Intuitivement, on va avoir tendance à répéter les mêmes accords. Il faut essayer de casser ces codes. Avec les "Girls", à chaque nouveau disque, on se donne de nouvelles directions et obligations en décidant de changer les recettes. Le piano est un instrument super riche. Je n'avais jamais pris le temps de l'explorer en profondeur. Plus je l'apprends, plus je me rends compte à quel point il est complexe et de son côté un peu abyssal.

Pendant un temps, vous vous étiez aussi pris de passion pour la lutherie.

J'ai des passions assez éphémères. Quand je me découvre une passion, je fais ça pendant deux ans et puis ça passe. Ça a été le cas pour la lutherie. Je n'en fais plus du tout pour le moment. Des amis qui faisaient de la lutherie m'avaient proposé de les rejoindre dans leur atelier pour construire une guitare. Je suis parti chez eux pendant deux mois, j'ai fait ça du matin au soir. J'ai fini par construire ma guitare, sur laquelle je continue de jouer maintenant. Dans *Vattetot*, je n'ai utilisé que cette guitare d'ailleurs. Après ça, j'ai été engagé dans un magasin de guitares à Louvain-la-Neuve pour m'occuper des entretiens et réparations des instruments. Je faisais cela lorsqu'on était en train d'écrire *Everest*. Toute l'énergie de ma semaine n'était pas centrée uniquement sur la musique. Moins je passe du temps à faire de la musique, plus je suis efficace et plus j'y vais avec envie. Maintenant, j'ai envie de me remettre au dessin et à la peinture.

### Antoine Wiolomans

« Moins je passe du temps à faire de la musique, plus je suis efficace et plus j'y vais avec envie. »

Comment envisagez-vous la suite pour ce projet ?

C'est une question qui reste ouverte. Elle n'est pas encore résolue... Ce projet m'a beaucoup plu. J'ai adoré le processus d'écriture. C'est peut-être aussi parce que c'est un premier disque, on ne peut rien imaginer, on se sent totalement libre. Quand on travaille pour "Girls", on sait que l'on va s'adresser à plein de gens. Je me mets sans doute plus de barrières. Notre premier disque a été fait dans l'insouciance complète. On a eu beaucoup de mal à faire le deuxième. C'était horrible comme période. On a dû se forcer à finir le disque sinon le groupe allait mourir. J'ai bien conscience que ce premier disque que je viens de faire était une expérience à part. Je l'ai fait pour moi. Si je devais écrire un deuxième disque demain, il y aurait une autre ambition et une pression différente.



# album # como-back © GILLES DEWALQUE

# Roscoe

TEXTE : DIDIER STIERS

C'est le 4 décembre prochain que le groupe de la Cité Ardente donnera une suite à *Mont Royal*, le deuxième album sorti en 2015. Le fruit, comme toujours, de l'approche collaborative pratiquée par les 5 garçons. Résultat : *Folds*. Selon eux, et à l'unanimité, leur plus abouti.

Il y a quelques semaines, quand *So Far So Long*, premier extrait de ce nouvel album, est arrivé, nous avons écrit que le groupe émergeait de la grisaille liégeoise sur un mode un peu inattendu. Pierre Dumoulin (chant, guitare) comprend la petite surprise, bien sûr, créée par ce steel drum, ce beat plus syncopé qu'auparavant, proche du hip-hop. « C'est un peu différent de ce qu'on aurait fait d'habitude, un peu "estival", je dirais, alors que nous faisons plutôt de la musique d'hiver. Beaucoup nous disent que ça apporte une nouvelle couleur à la musique mais qu'on ressent quand même toujours bien cette espèce de mélancolie. »

C'est au bout de douze ans de parcours et avec deux autres albums à son actif qu'on peut envisager plus facilement d'essayer ce genre de chose, de sortir un peu de sa zone de confort ?

Clairement, dans notre cas. Il est certain que nous n'avons plus aucune pression quant à un succès potentiel du groupe. Nous sommes déjà super heureux de ce que nous avons fait jusque-là. Nous avons fait le deuil des radios depuis le deuxième album : vu le paysage radiophonique actuel,

je pense que nous ne trouverons pas notre place sur les ondes. Alors, sur cet album-ci, il y a des morceaux plus accessibles ou plus "commerciallement efficaces" parce que j'ai tendance à écrire des morceaux plus pop que les quatre autres musiciens, mais ça reste quand même de l'indé, quoi...

Pierro Dumoulin

« C'est un peu différent de ce qu'on aurait fait d'habitude, un peu "estival", je dirais, alors que nous faisons plutôt de la musique d'hiver. »

Peut-être un mot sur le titre lui-même ? "Folds" comme "les plis" ?

En gros, cet album raconte deux années dans ma tête. J'ai vécu énormément de choses, en bien comme en mal et, en gros, ce sont plutôt des textes très introspectifs. C'est un des albums sur lesquels je me livre le plus de manière personnelle. L'illustration, c'est un visage formé à partir des cinq nôtres et de reliefs montagneux. "Folds", c'est aussi un terme de géologie qui évoque les plis dans la roche, dans un paysage. Je trouvais que tout ça collait bien : le visage qui est l'endroit par lequel passent toutes tes expériences de vie et toutes tes émotions, ce visage "érodé" par les épreuves, par des choses positives comme négatives... Nous nous sommes assez vite dit que ce visage était en gros le résultat de deux ans de vie, qui a creusé des sillons un peu partout. Nous avons cherché un terme qui pouvait se rapprocher de "plis" et nous sommes tombés sur "folds". Et pour la petite histoire, notre batteur est chercheur en sciences de la terre et son métier est justement – je ne comprends pas tout – de créer des systèmes informatiques qui permettent de simuler l'érosion d'un paysage...

Les uns et les autres, vous avez aussi mené des projets hors de Roscoe... Vous, outre l'Eurovision pour Blanche et Eliot, c'était en solo ?

Oui : The Blond Kid. C'était vraiment mon projet de confinement, comme beaucoup en ont mené un. J'étais chez moi, j'avais envie de sortir un morceau. J'avais perdu ma maman quelques mois avant que le confinement ne commence. Je n'en parlais pas beaucoup et j'avais au fond de moi un truc que j'avais envie d'exprimer. Comme on était en plein confinement, je me suis dit que j'allais le produire, le mixer et le masteriser moi-même. C'était la première fois que je faisais ça, c'était aussi par curiosité. J'ai donc fait tout ça dans mon petit studio chez moi, de manière très artisanale. Quand le morceau a été terminé, je me suis dit autant le sortir. Et donc j'ai trouvé un nom... J'ai été agréablement surpris des retours positifs. Il est même passé en radio sur La Première, alors que ce n'était pas du tout l'objectif. Voilà, je me suis bien amusé avec ça, je réitérerai l'expérience un jour, mais je ne sais pas encore quand : The Blond Kid n'est pas un projet solo pour lequel j'ai une ligne du temps toute tracée.



# album # tournaisian-punk © DR

# UNIK UBIK

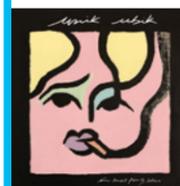
TEXTE : DIDIER STIERS

Cette fois, c'est la bonne ! On ne dira pas que le quatuor revient "en fanfare", mais dans la foulée d'un troisième album tout frais (après *Unik Ubik* en 2014 et *Maximum Axis* en 2016), les futurs concerts déménageront les neurones ! Normal : ce disque longuement reporté s'intitule *I'm Not Feng Shui* !

On a vite compris, le 15 septembre dernier, que la Humpty Dumpty Label Night allait laisser des traces dans les organismes. Notamment en voyant débarquer sur les planches de l'Orangerie des Tournaisiens bien remontés. « On avait envie de foutre une grosse patate, nous assure Thomas Rasseneur (basse, voix) quelques semaines plus tard, attablé dans l'ancre du Water Moulin. J'avais pris des beaux costumes mais ils m'ont dit « Non, reste comme ça, c'est nous les punks, ce soir ! » Donc je suis resté comme ça, et c'était très bien ! » Comme l'est cet album, glissé dans une pochette signée Maya Delhaye, la fille du guitariste, issue de Saint-Luc, et sur lequel on retrouve aussi GW Sok (ex... The Ex).

UNIK UBIK

*I'm not feng shui*  
Humpty Dumpty Records



C'est notamment le mixage de *I'm Not Feng Shui* qui a pris du temps. Vous dites qu'il y a même eu scission avec le batteur d'alors (remplacé par Aurélien Van Trimont, – nldr), pour divergences d'optique. Vous voulez quoi ?

Thomas Rasseneur : Un album qui ne ressemble pas à un enregistrement de répète, ce qui était plus ou moins le cas pour les deux premiers. Et donc un truc un peu plus poussé, plus enrichi mais pas trop. On a demandé à Tommy Desmedt qui le mixait de se sortir les doigts du cul et de proposer des trucs.

Vous aviez pourtant déjà travaillé avec lui !

Sébastien Delhaye (guitare, voix) : Oui mais c'était quand même très scolaire, comme vision du bazar. Tandis que là, il a tenté pas mal de trucs, y compris des choses qui ont fâché des gens, du coup c'est intéressant quand ça émet des critiques. Ce sont aussi des choix qu'il a fait par moments, pour le son, des samples, des trucs dont on n'avait peut-être pas l'habitude, en tout cas pour certains d'entre nous.

Quelle était l'envie, au départ ?

TR : On s'était séparés du tromboniste juste avant et il y avait une volonté de sonner moins fanfare, même si ça sonnait pas vraiment fanfare, mais de laisser moins de place quand même aux cuivres. Et donc d'avoir peut-être un petit côté plus rock mordant, plus punk si on peut dire, et d'aller plus droit au but.

SD : Oui, cet album-ci est vachement plus mordant, plus puissant, un peu plus punk, post-punk. Et justement, au sax, JB (Jean-Baptiste Rubin, leur recrue bretonne, – nldr) reprend un peu la place de soliste qu'on voulait au départ, comme s'il avait une voix. C'était vraiment l'idée première d'Unik Ubik, il y a déjà 8, 9 ans... Donc c'est vrai que c'est plus mordant et ce n'est pas qu'on ait fait moins de recherches.

Ça se sent même dans *Pinheads On The Move*, votre cover de *Tuxedomoon*, non ?

SD : C'est pourtant l'exacte réplique du morceau...

TR : On a remplacé le violon par un sax. Après, c'est une des couleurs qu'on aime aussi beaucoup, *Tuxedomoon*. Déjà sur le deuxième album, il y avait des morceaux qui s'en rapprochent. Quant à la cover, pour la petite histoire, on devait jouer leur première partie au Magasin 4 et puis le bassiste (Peter Principle, – nldr) est décédé, une semaine avant... Voilà, c'est aussi un petit clin d'oeil.

Au jeu du name dropping et des points communs, entre punk, rock, afro et jazz, vous diriez que c'est de *Tuxedomoon* que vous vous sentez le plus proche ?

SD : Depuis qu'on existe, si j'avais eu à chaque fois un carnet dans lequel j'avais noté tous les noms auxquels les gens nous ont dit qu'on leur faisait penser, ça serait déjà bien rempli !

TR : Il y a toujours ce souci d'étiqoueter et c'est toujours compliqué, pour nous aussi.

SD : Pour les programmeurs et tout, ça complique les démarches mais, franchement, pas pour le public. On a fait le Bota, puis on est revenu jouer chez nous à Tournai et après, on est allés à Charleville où c'était la guerre, mais alcoolisée... Chaque fois, c'était des publics différents. Et quand on a joué lors de notre résidence à Rennes il y a quelques mois, des gens étaient là avec leurs enfants !

TR : Mais parce qu'il y a un saxophone, comme dans *La Panthère Rose* !

SD : Aah, c'est ça ? Merde !



# album # newcomer

©TRIBUNALOVA

## K.ZIA

TEXTE : NICOLAS CAPART

À 27 ans, K.ZIA publiera début 2022 un premier album qui impressionne de caractère et de maîtrise. Une vraie boule d'énergie qui décrit sur une toile très esthétisée des pépites pop, nusoul ou R'n'B. Et une future grande dame, à n'en pas douter.

Il aura fallu deux écoutes à peine de Genesis pour en avoir les refrains collés au cortex. Après *JMFB* (pour "J'Fais Mes Bails"), imparable single tissé de français, c'est avec le génial *IGYB* (pour "I Got Your Back"), cette fois dans la langue de Shakespeare, que K.ZIA s'assurera une place de choix dans nos fredonnements quotidiens... et dans la programmation future de toutes les radios inspirées. Un tube et un LP bluffant de professionnalisme pour un premier jet. Sans parler des prestations live hypnotiques de l'intéressée.

Fille d'artistes s'il en est, entre un père comédien/acrobate à cheval et sa mère Zap Mama (chanteuse bien connue sous nos latitudes), Kezia naît à Ixelles et grandit entre Paris et Bruxelles. Elle est le fruit de deux cultures également, les Antilles via son papa et le

Congo de par sa maman. Un cocktail détonnant que la jeune artiste a pris le temps de mûrir et dont elle fait aujourd'hui la synthèse avec la manière.

Peut-on littéralement dire que vous avez baigné dans la musique dès le berceau?

Si la musique a toujours fait partie de ma vie, si l'on dansait et chantait beaucoup autour de moi, je la voyais surtout en tant que métier dans mon environnement. Trois mois après ma naissance, ma mère m'emmenait en tournée. J'ai goûté très tôt cette énergie et suis entrée immédiatement dans cet univers de la scène. Le studio aussi, car sur chaque disque de Zap Mama, il y a toujours bien un moment où l'on entend une voix de bébé ou de petite fille ! C'est tout ce que je connais. Évidemment, j'ai mon identité et j'aspire à décrire mon propre univers musical, mais ma maman est ma première influence, une grande source d'inspiration, et nous sommes vraiment très proches (elle est d'ailleurs invitée sur le disque, - ndlr).

Voyager a toujours été un ingrédient majeur dans votre parcours de vie.

Quand j'ai eu 6 ans, la carrière de ma mère l'a conduite aux États-Unis et elle m'a emmenée à New York avec elle. C'est à ce moment que la culture anglophone est entrée dans ma vie, pour venir se superposer aux racines congolaises, belges, françaises et antillaises déjà présentes en moi... J'ai appris à lire et à écrire en anglais et sept années ont passé, jusqu'à la naissance de mon petit frère et notre retour en Europe. En Belgique d'abord, puis en France lorsque je suis allée vivre avec mon père à Paris. C'est là que j'ai réellement appris à m'exprimer en français. C'est là aussi que j'ai commencé à composer, appris à chanter et que la musique est devenue une véritable partie de ma vie.

Aujourd'hui, vous êtes installée en Allemagne. Comment est-ce arrivé ?

Après le lycée, je suis revenue et je me suis inscrite à l'IHECS où j'ai fait un Master en communication. J'adore Bruxelles mais son côté village m'oppressait un peu, j'avais envie d'ailleurs. Pour mes stages, j'ai choisi Berlin, que j'adorais et que je connaissais car mes amis et moi nous y retrouvions souvent. Quatre ans plus tard, j'y suis toujours. C'est là que j'ai réellement entamé un chemin artistique et commencé à travailler ma musique. Grâce à des petits boulots d'abord, en m'autoproduisant. Et depuis trois ans, j'ai la chance de pouvoir m'y consacrer à plein temps.

Un temps que vous avez mis à profit pour réaliser ce premier album, Genesis.

La dernière année surtout. Il s'agissait de donner une suite et un second volet à mon premier EP. Puis, les singles s'enchaînant, le projet s'est transformé en album. C'est la genèse dans le sens où tout ce que j'ai réalisé avant, sans pour autant renier mes premiers travaux, ça n'a été qu'une sorte de prélude. Aujourd'hui, je me sens bien plus affirmée en tant que femme (que je suis devenue dans l'intervalle), en tant qu'artiste et en tant que voix... Après avoir imité celles que j'admirais, j'ai trouvé la mienne désormais, une identité musicale propre, une plume et des valeurs que j'ai envie d'incarner.



# beatmaker # album

©RAIA MARIA LAURA

## Chuki Beats

TEXTE : NICOLAS CAPART

Du haut de son ¼ de siècle, Chuki Beats est devenu le producteur que tous les rappeurs s'arrachent en Belgique. Il sortait il y a peu son 1<sup>er</sup> album, *Insideout*.

Depuis un an, son blaze truste la scène rap belge, ses sons accompagnent la plupart des rappeurs qui montent et ce n'est en aucun cas une coïncidence. Passionné et bosseur, Yuki Asemota a hérité de son père des racines nigériennes - mélomanes s'il en est - et semble brûler d'un feu musical qui ne semble pas près de s'éteindre. Son nom signifie "éclairer la voie obscure pour autrui", un avatar qui va comme un gant à Chuki, devenu au fil des ans l'homme-orchestre qui sublime les rimes autour de lui. « J'ai grandi à Lokeren jusqu'à mes 18 ans. Ensuite, je me suis inscrit dans une Haute école de Gand où j'ai emménagé jusqu'à la fin de mon cursus ». Baccalauréat en Production multimédia en poche, il décide de changer d'air et de monter vers la capitale il y a 2 ans. « Bruxelles m'attirait, comme une évidence. Quelque chose est en train de se passer ici... Il y a une culture, un vrai mouvement en marche... Les gens se connaissent, se donnent de la force et ont cette envie de grandir ensemble. »

Partager la sauce

C'est sur YouTube que le jeune artiste s'est d'abord fait connaître. « J'uploadais des beats sur YouTube et je mettais

en ligne mes vidéos-tutoriels. J'avais déjà une chaîne avec mes prods suivie par 400.000 followers (américains à 40%), mais pas d'Instagram. Je voulais donc associer un visage à mon travail et cette chaîne de tutos pour beatmakers m'a semblé un bon moyen d'y parvenir. J'ai moi-même appris tout ce que je sais faire grâce à 2 ou 3 gars dont je ne manquais aucune des vidéos à l'époque et ça me semblait logique de transmettre à mon tour, de partager "la sauce"... La chaîne a vite décollé et m'a permis de créer ma première fanbase. Aujourd'hui, je continue d'uploader 2 vidéos par semaine... J'adore ça. » Dans la capitale, les choses vont s'accélérer pour lui. « À Gand, j'avais collaboré avec Zwangere Guy ou Dutch Norris. J'avais aussi rencontré Geeeko, avec qui j'ai entamé les sessions dès mon arrivée à Bruxelles. Puis, tout est allé très vite : j'ai trouvé un appartement, un studio où travailler et fait connaissance de Frenetik, YG Pablo, etc. » Des noms qui viennent s'ajouter à ceux de Yung Mavu (Anvers), KID (Sint-Niklaas), Moji x Sboy (Liège) ou à celui de "son" rappeur Lil Skid (Gand) pour former aujourd'hui la Chuki Family. Tous se retrouvent invités sur son album *Insideout*, premier d'une longue série.

## MON MANAGER DE POCHE

Comment lancer et développer ta carrière dans l'industrie musicale

# management

# coach-de-pocho

©BORIS ENGELS

## Boris Engels

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Manager de Konoba, Boris Engels publie un guide pratique à l'usage de tou-te-s les artistes débutant-e-s. Une source inépuisable d'infos pratiques et de conseils.

Comment planifier la sortie d'un premier EP ? À quel organisme m'adresser pour déclarer mes œuvres ? Quel budget prévoir pour ma première tournée ? Quelle est la différence entre un label et un éditeur ? En 223 pages, l'ouvrage *Mon Manager De Poche* ne se contente pas d'apporter des réponses. Boris Engels, son auteur qui sait de quoi il parle (il est organisateur de concerts et manager de Konoba notamment), dresse des "to do lists", partage ses expériences professionnelles, bonnes ou moins judicieuses, et les confronte à des témoignages d'acteurs de l'industrie musicale belge.

Cet ouvrage a bénéficié de l'aide de la coach en écriture Laurence Ortegat. On aime le ton. Sérieux, didactique mais toujours plein d'empathie. Boris Engels tutoie nos talents en devenir, cite des chiffres, propose des graphiques, balance des punchlines (« Le talent n'est pas inné », « La chance, ça se provoque ») et rappelle aussi les réalités encore trop souvent taboues. Car oui, la musique est un art, certes, mais il répond aussi à des postulats économiques. Et si un artiste doit être capable d'écrire des chansons originales, il doit aussi savoir se

vendre. « Aujourd'hui, un artiste doit avoir plusieurs casquettes. Il doit être son propre entrepreneur », précise Boris Engels qui ose même comparer la promotion d'un artiste à la campagne de lancement d'un « paquet de céréales Crunchy ». Et il a raison.

À qui s'adresse le livre ? « Aux jeunes artistes pleins d'ambitions et d'envies mais qui sont au stade "zéro" de leur développement. Ils ont plein de bonnes idées artistiques, mais doivent encore tout apprendre. Ce livre replace donc les bases et leur permettra de se structurer un minimum avant de se lancer dans cette industrie parfois opaque », explique son auteur qui se souvient avoir démarré comme manager en avançant par "essais/erreurs", faute d'expérience. « En Fédération Wallonie-Bruxelles, il n'existe pas de formation pour devenir manager. C'est dommage car, bien avant le booker de concerts, l'attaché de presse ou le directeur de label, c'est un des premiers professionnels qui va encadrer l'artiste. Si cette personne est la mauvaise personne, l'artiste va en subir les conséquences. » À méditer et surtout à lire.

Boris Engels, *Mon Manager de Poche*, 223 pages, Éditeur Rock System ASBL.



©MARIE-CLÉMENTE DAVID

#cathy-berberian #hommage

# Sarah Defrise

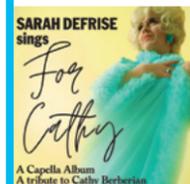
TEXTE : STÉPHANE RENARD

Quand la plus explosive de nos jeunes sopranos célèbre la plus libre des mezzos, la grande Cathy Berberian, cela donne un étonnant CD qui enfile "à capella" les tubes de Berio, Cage, Pousseur et Bussotti. Pour oreilles en quête d'émotions vraiment très inhabituelles.

En avril dernier, Sarah Defrise aurait dû enregistrer à Flagey un second volume d'inédits de Joseph Jongen. Mais le Brexit et le Covid en décidèrent autrement, coinçant outre-Manche son pianiste britannique. Pas question cependant pour Sarah de louper son créneau de quatre jours à Flagey. « J'ai dû monter un projet en trois semaines. Comme je rêvais depuis toujours de faire un disque à capella en hommage à Cathy Berberian, j'ai foncé ! »

Immense mezzo-soprano américaine aussi à l'aise dans Monteverdi que Debussy, Berberian (1925-1983) « a été la première grande chanteuse lyrique à exploser tous les codes, s'enthousiasme Sarah. De plus, à une époque où l'on considérait que la musique contemporaine devait être quelque chose de très sérieux, elle a tout balancé par la fenêtre, avec humour et auto-

Sarah Defrise  
Sings for Cathy  
Sub Rosa



dérision. » On comprend mieux, au vu du parcours atypique et un tantinet déjanté de Sarah, pourquoi la jeune soprano se sent « un si profond lien de parenté » avec son illustre modèle.

Car Sarah Defrise aurait pu être pianiste, instrument qu'elle commence à 4 ans, « mais, dit-elle, j'étais trop assoiffée de contacts pour ce métier de solitaire ». Elle aurait aussi pu devenir comédienne – « j'ai commencé le théâtre à 6 ans, un vrai coup de foudre ». Tout en ayant aussi très envie de chanter. Un passage par le Chœur de la Monnaie scellera l'évidence : « Le mélange de mes deux passions, le chant et le théâtre, cela s'appelle l'opéra ! ». Après des débuts en Clorinda à l'ORW, elle enchaîne les rôles les plus variés, tout en privilégiant des répertoires contemporains. En septembre 2020, le grand public la découvre pour de bon lors de la création à la Monnaie de *Is this the end?* de Jean-Luc Fafchamps, premier opéra post-confinement dans lequel elle campe la Teenager. Un rôle à la mesure de cette soprano comédienne, à moins que ce ne soit une comédienne soprano, tant elle a la scène dans la peau et la voix de tous les possibles.

Sarah Defrise

« Le mélange de mes deux passions, le chant et le théâtre, cela s'appelle l'opéra ! »

Vertiges vintage

Dire qu'elle s'éclate avec ce CD *For Cathy* est en-dessous de la réalité. Mélomanes frileux, s'abstenir. Les œuvres gravées ici, toutes "à capella" et dont Cathy Berberian fut la dédicataire, sont devenues pour la plupart des tubes du répertoire "vintage" – on n'ose plus dire contemporain – des années 1960. Entre les morceaux, Sarah a inséré de courtes interventions de Cathy Berberian, extraites d'une interview à Radio France en 1969. « C'est ma façon de rendre aussi hommage à sa propre voix », précise Sarah. En toute logique, à supposer qu'il y en faille une, le disque s'ouvre avec la *Sequenza III* de Luciano Berio, qui fut le mari de Berberian. Suivent les *Phonèmes pour Cathy* d'Henri Pousseur, « une pièce extrêmement difficile, relève Sarah. Quand Cathy l'a enregistrée, elle a fait à peu près n'importe quoi, ce qui a fort mécontenté Pousseur. C'était pourtant très brillant. Moi, je me suis contentée plus modestement de suivre la partition. J'ai réalisé la première version fidèle au texte ! », lâche-t-elle en savourant la prouesse. Incontournable aussi, le célèbre *Aria* de John Cage, que lui inspirèrent la mezzo et ses talents d'imitatrice, et auquel Sarah a couplé le *Fontana mix*, une bande électronique prévue pour être jouée avec des œuvres de Cage. Pour compléter le parcours : *O, fragment de la Passion selon Sade* de Sylvano Bussotti, que créa Berberian. « Une œuvre complètement déjantée, prévient Sarah, dans laquelle Cathy devait chanter trois personnages différents uniquement en changeant de voix. » Quant au dernier tour de piste, c'est à Sarah herself qu'on le doit, qui a composé et monté elle-même *Stripsody*, collage de sons "onomatopéïques" inspirés des BD, tels que "smash", "bang" et on en passe. Cela peut faire sourire – et c'est tant mieux –, mais que l'on ne s'y trompe pas. Un tel enregistrement relève de la très haute voltige. Frissons garantis.



©MARIE-CLÉMENTE DAVID

#fedoric-rzewski #performance

# Stéphane Ginsburgh

TEXTE : STÉPHANE RENARD

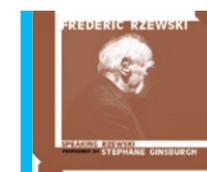
Arpenteur de chemins peu balisés, le pianiste Stéphane Ginsburgh signe un étonnant *Speaking Rzewski*, célébrant le compositeur américain qui enseigna au conservatoire de Liège à la demande d'Henri Pousseur.

Ginsburgh, qui était très proche de Frédéric Rzewski (décédé en juin dernier), était l'interprète idéal pour graver trois pièces emblématiques du compositeur. Il fut d'ailleurs le dédicataire de deux d'entre elles, *America*, sur un poème d'Allen Ginsberg, et *Dear Diary* où Rzewski, très engagé politiquement, se paie le capitalisme. C'est cependant par *De Profundis* (1992) que s'ouvre le CD, inspiré de la lettre éponyme d'Oscar Wilde, œuvre phare du "speaking piano" cher à Rzewski.

« C'est un exercice très particulier, souligne Ginsburgh, car le pianiste est appelé à parler en jouant, voire même à mimer, chanter, siffler, crier... C'est très théâtral et, comme me le confiait Rzewski, peu de pianistes osent le faire. Ces pièces laissent d'autre part une grande place à l'improvisation, un art que l'on a perdu au 20<sup>e</sup> siècle. » Un répertoire auquel s'adonne volontiers Ginsburgh, non

seulement parce que, dit-il, « il est vraiment jouissif », mais aussi pour le rôle inhabituel de l'interprète sur scène : « J'adore jouer, mais aussi parler, dialoguer avec le public, être interpellé par lui, échanger... Ces œuvres-là me permettent sans tomber dans le concert conférence. »

Cela dit, si cette approche guère conventionnelle du piano classique peut surprendre, elle n'est pas exceptionnelle. « Dans la musique populaire – folk, rock, pop... –, le musicien chante et parle souvent en même temps, rappelle le pianiste. Et les troubadours du Moyen Âge ne faisaient rien d'autre que de raconter une histoire tout en jouant... » Reste qu'il s'agit encore et toujours d'une authentique performance !



Stéphane Ginsburgh  
Speaking Rzewski  
Sub Rosa



©JULIE CALBERT

#album #ambient

# Ben Bertrand

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Terreau reconnu de pop, de rap et d'électro, il ne faudrait pas oublier que depuis les Disques du Crépuscule et la série *Made To Measure* dans les années 80, la Belgique francophone n'est pas non plus avare de talents plus avant-gardistes et néanmoins accessibles.

Sur papier, l'univers de Ben Bertrand peut faire un peu peur, donner une impression de grande exigence. L'homme est un musicien néo-classique accompli, dont le principal instrument est la clarinette et qui évoque Morton Feldman, John Cage, Györgi Ligeti et les polyphonies de la Renaissance comme d'autres parlent d'Angèle ou de Puggy. On s'attend donc de sa part à une musique qui nécessite des clés, voire même un certain bagage intellectuel, et qui n'a, forcément, rien de pop. À l'écoute de ses albums, on est donc très agréablement surpris de se laisser charmer par quelque chose qui soit à la fois très riche et abouti et reste malgré tout totalement accessible. Parce qu'immensément beau, tout simplement.

Une sorte d'ambient élégiaque et contemplatif, souvent majestueux et enthousiaste, jamais triste, ni sombre. *NGC 1999*, son premier album "physique" (le deuxième en réalité) évoquait l'espace et la galaxie. Sur le site web du Beursschouwburg, on peut aussi déguster un long

morceau de 30 minutes incluant des soundscapes enregistrés au marais du Wiels, à Forest. *Dokkabei*, tout récent, évoque quant à lui l'inconscient, les rêves et les esprits malicieux. Autant dire que ça voyage. Dans le cosmos, à Bruxelles et dans les méandres de la psyché humaine. Comme le dit sa page Bandcamp, Ben Bertrand aime créer des « piscines de sons hypnotiques qui diluent le temps et l'espace ».

Ben Bertrand enregistre aujourd'hui pour des labels plutôt underground, comme *Stroom* et *Les Albums Claus*. Il a l'air un peu seul dans sa spécialité, semble même sortir d'un OVNI. Il y a 30 ou 40 ans, il est toutefois évident qu'on l'aurait croisé sur *Crammed Discs* (la série *Made To Measure!*) ou *Les Disques du Crépuscule* et qu'il aurait fait partie de cette grande famille artistique internationale se réclamant du *Fourth World* où se croisaient des sommités telles que Jon Hassell, Gavin Bryars, Brian Eno et, chez nous, Benjamin Lew. Aujourd'hui, Ben Bertrand n'est pas que leur héritier le plus doué. Il en est carrément l'égal.



©MARTA DE GRACIA

# piano # solo

# Eve Beuvens

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Venue au piano solo un peu par hasard, avec la complicité du Gaume Jazz Festival, la musicienne livre un *Inner Geography* introspectif, comme son nom l'indique, et poétique.

**E**xercice de haute voltige, le solo de piano est nouveau pour Eve Beuvens, plus habituée jusqu'ici au duo, trio, quartette et autre septette. Une fois de plus, le Gaume Jazz Festival y est pour quelque chose puisqu'en 2018, son organisateur, Jean-Pierre Bissot "himself", lui a demandé de remplacer un pianiste au pied levé. Ce qui lui a mis le pied à l'étrier. Le concert eut lieu à l'étage du restaurant Le Cœur de la Gaume, à Ethe, dont Claude Peignois est patron et chef cuisinier. «Après le concert, il est venu me dire qu'il s'était senti aimé par la musique que j'avais jouée», se souvient la pianiste. «N'est-ce pas de cela dont il s'agit ? S'interroger sur ce que l'on veut dire, ce que l'on veut apporter.»

Matière à réflexion puis à action puisque Eve revient avec ce projet au Gaume Jazz 2019, à Rossignol cette fois, sur la grande scène sous le grand chapiteau et sous le feu des projecteurs ! «C'est un sacré challenge d'être seule avec son piano devant tant de gens dans un festival, où ça rentre et ça sort tout le temps. Il faut capter le public autrement que dans une salle. Et j'y ai pris goût.»

## Contexte déconcertant

À ce point qu'un enregistrement est programmé pour... avril 2020, alors que le monde est sous cloche. «Comme prévu, j'ai enregistré dans ce contexte, qui est assez déconcertant, mais propice à l'introspection.» Rien de pesant cependant dans la démarche : «On peut avoir un regard très amusé sur soi-même, des états d'âme comme autant de couleurs», dit la pianiste, qui a composé certains thèmes – *Phagocyte*, *Auditorium de Tenerife* – à partir d'improvisations comme autant de sources d'inspiration. «J'ai eu l'impression de les fabriquer petit à petit, comme de l'artisanat, et de penser l'album dans son entièreté en amont, pour que tout s'harmonise. La possible harmonisation des contrastes est l'un des fils conducteurs de l'album.»

Deux reprises complètent le répertoire original : *Jolene*, lecture assez retenue et sombre du classique de Dolly Parton (1974), et *Caravan*, standard ellingtonien signé Juan Tizol (1936). Sans esbroufe – pas le genre de la maison –, Eve Beuvens joue des émotions avec une grande délicatesse, dans un voyage intérieur auquel l'auditeur est invité à participer.

## Influences particulières

À ce jeu, les influences sont nombreuses, mais la pianiste tient surtout à souligner celle, universelle, de Thelonious Monk, et celle, plus particulière, de Masabumi "Poo" Kikuchi (1939-2015), compagnon de route de Gil Evans, Gary Peacock, Paul Motian... «Il y a quatre ou cinq ans, j'ai découvert ses disques en solo», dit-elle. Parmi les plus remarquables, *Melancholy Gil*, enregistré dans un restaurant japonais de style français, et *Black Orpheus*, paru chez ECM en 2016. Kikuchi lui-même qualifiait son jeu introspectif d'«harmonies et sons flottants». Eve, elle, s'y est attachée «pour l'intensité de son jeu et de ses silences, comme si la musique jaillissait de cette source qu'est le silence.» Et comme l'évidence d'une poésie à fleur de peau.

## Cordes et chorégraphie

Sur une proposition du Palais des Beaux-arts de Bruxelles, *Inner Geography* a été présenté sur scène en compagnie de Bow, en format quatuor, augmenté d'une chorégraphie de Malia Limbosh. Avec pour préalable de «garder le piano comme instrument central avec une instrumentation qui le respecte», Eve Beuvens a travaillé les arrangements du quatuor en cherchant «dans les textures comme si les cordes prolongeaient le piano.» Quant à la danseuse, travaillant en amont, «elle avait des points d'appui à partir desquels elle a beaucoup improvisé». Par rapport à la danse, «je me suis senti pousser des ailes.»

À tel point que la pianiste a déjà la tête ailleurs, tout occupée à ce nouveau projet avec Lynn Cassiers (électroniques, chant) et Lennart Heyndels (contre-basse) autour des textes de poètes comme Robert Frost (États-Unis) ou Edna Millay (Royaume-Uni, prix Pulitzer 1923 et médaille... Robert Frost en 1943). «J'avais envie de faire quelque chose avec des mots, dit-elle, et les électroniques de Lynn apportent une nouvelle dimension. Ce sont des chansons avec beaucoup d'improvisation libre.»

En attendant, Eve Beuvens s'affirme désormais comme une pianiste soliste d'envergure. Dans ce domaine où les femmes sont peu représentées, elle vient se joindre à Carla Bley, Diana Krall, Marilyn Crispell, ainsi qu'à la regrettée Geri Allen.



©OLIVIER LAVAL

# guitariste # électroïque

# Guillaume Vierset

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Guillaume Vierset, Hutois de trente-quatre ans, est un guitariste incontournable tant sur la scène jazz que pop ou rock. À la tête de projets tels que LG Jazz Collective, Harvest Group et le récent *Edges* ou aux côtés d'Emily Allison, Thomas Champagne, Typh Barrow ou Sharko, il se donne à fond.

**U**n lundi, Guillaume Vierset nous donne rendez-vous, en début de soirée, dans un petit resto de la Place Janson, juste après une longue journée de cours à l'académie de Saint-Gilles. Le guitariste, tignasse en bataille et barbe perpétuelle de trois jours, est un hyperactif. Sous ses airs nonchalants, il n'arrête pas de trotter en tous sens entre sa campagne, la capitale et les nombreux "gigs" qu'il assure à travers la Belgique et l'Europe.

C'est comme ça depuis qu'il est petit : il ne tient pas en place. Dans la maison familiale, les guitares traînent partout. Son père, guitariste de country et qui hésite à lui donner des cours, est étonné lorsque, à l'âge de sept ans, Guillaume demande qu'on l'inscrive à l'Académie de Huy. «J'étais déjà intenable à l'école. Mes parents ne m'imaginaient pas être capable de rester encore assis après les cours.»

La rencontre avec Alain Pierre sera fondamentale. Pendant 11 ans, Guillaume sera un élève obstiné et passionné. «Je bossais comme un dingue. J'apprenais le solfège, la lecture. Je jouais du rock avec des copains aussi et Alain a compris que je voulais improviser et m'échapper du classique. Il m'a refilé *The Out-Of-Towners* de Keith Jarrett, *Kind of Blue* de Miles et un *Bill Evans*. Pas de guitariste. Je suis tombé amoureux de cette musique et de cette liberté totale !» Perfectionniste, toujours insatisfait et pas encore confiant de ses qualités, il est, à sa grande surprise, accepté au Conservatoire de Bruxelles. Au fil des années, il recherche, peaufine et finalement impose son style. Si on soupçonne diverses influences ici ou là, il est difficile de le placer dans une catégorie. Ça tombe bien, il ne cherche qu'à s'en échapper. Il fait la chasse aux dogmes, aux poncifs, aux conventions.

Pourtant, il met du temps à se libérer totalement. Il veut tout contrôler, avoir la mainmise sur tout. Il veut absolument entendre sa musique comme il l'a écrite. Il impose des partitions hyper détaillées à ses compagnons : «C'était un passage obligé, je devais me rassurer. C'était ma manière de penser et d'organiser. Maintenant, je suis arrivé à m'en débarrasser grâce à Jean-Paul Estiévenart, Félix Zurstrassen ou Yannick Peeters qui m'ont poussé à jouer ce que je suis». Il lâche la bride et se débarrasse des partitions.

Des dé clics, il y en aura d'autres, comme la découverte de Nick Drake, d'abord, ou lors de ce long roadtrip avec sa compagne, sur les chemins désertiques de l'ouest américain qui donnera naissance à l'album *Nacimiento Road*. Il se laisse guider par sa guitare et prend conscience du son. Il s'épanouit également dans le groupe de Typh Barrow : «J'ai appris à écouter mon son en live avec les in-ears, à avoir une mise en place parfaite et être ultra libre». Avec Sharko, Guillaume se dévoile encore plus : «J'étais le remplaçant, en dernière minute, en Italie, de Sacha Toorop et j'improvisais. David Bartholomé était là. C'est peut-être ce qui lui a plu. On a fait une session ensemble puis il m'a rappelé dans l'urgence pour une tournée d'été. J'ai beaucoup appris avec lui aussi.»

Une proposition de carte blanche au Marni, lui permet de réaliser un autre rêve : jouer avec le batteur Jim Black (AlasNoAxis, Chris Speed...) et le bassiste Anders Christensen (Paul Motian, The Raveonettes...). «Depuis qu'on est gosse, on nous met une étiquette. Je veux bazarder et éclater tout ça. Jazz, rock ou autre, je m'en fous. Je veux être moi-même». Avec Jim Black, il est servi ! Le concert est un succès et un enregistrement est planifié, sueurs froides comprises : «Anders revenait d'une tournée, il était crevé, il avait passé une nuit blanche. On n'a rien enregistré le premier jour, j'étais angoissé. Mais le lendemain, en 4 heures on avait tout ! Magique !»

Guillaume a encore d'autres idées en tête et une terrible envie de sortir des frontières. Soutenu par Aubergine Management et sa fidèle maison de disques Igloo, ses rêves risquent bien de se réaliser. C'est tout ce qu'on lui souhaite.



©JASSEFOES

# Antoine Pierre est partout

PORTRAIT : DOMINIQUE SIMONET

Projets personnels avec Urbex, Next.Ape ou maintenant Vaague ; sideman de Philip Catherine, Toine Thys, Joshua Redman, bientôt Dave Douglas : batteur et compositeur, Antoine Pierre est partout. Comment gérer ça tout en restant soi-même ? Mode d'emploi d'après un musicien dont c'est peu dire qu'il est demandé.

Il est passé par ici, il repassera par là... Peut-être ! Antoine Pierre, batteur et compositeur de son état, fait partie de ces musiciens que l'on dit très sollicités, un jour avec Philip Catherine, la semaine d'après avec Tom Barman (TaxiWars), quelques fois avec Toine Thys, Joshua Redman ou, bientôt, avec Dave Douglas. Entre-temps, le jeune Liégeois garde plusieurs fers au feu, divers projets personnels : Urbex branché sur le secteur, Next.Ape tendance Bristol, et maintenant Vaague, solo de batterie bourrée de technologie. Vaague est aussi l'occasion, pour lui, de créer sa propre étiquette, Shapes no Frame – formes sans cadre, ça dit tout –, avec la multinationale indé [PIAS] à la distribution.

Et ça dure comme ça depuis ses 15 ans, lorsqu'il monta un groupe avec des amis, au nombre desquels figure le pianiste Igor Gehenot. Il ne tient pas en place, mais qu'est-ce qui fait donc rouler Antoine Pierre ? Deux choses : la musique et les amis. Loin de la technique – qu'il maîtrise de toute façon –, c'est l'émotion qui doit perler au travers de la musique, « et chez moi, ce qui la déclenche, c'est le matériel harmonique ; accords et progressions d'accords me font frémir. Dans mon travail, j'essaie de retrouver cette émotion rythmiquement, au travers d'une approche compositionnelle. »

### Mes amis, mes amours...

En dehors de la musique, ce qui compte le plus pour Antoine, c'est la famille, les amis, Pam sa dulcinée, les potes musiciens... « Il n'y a rien que j'aime plus que d'aller prendre l'apéro avec les copains ». « Je suis un mec simple, sourit-il, pas besoin de grosse bagnole ni de grosse baraque. Si on me donne un bon repas et des gens super avec qui je peux avoir une bonne conversation, ça me va parfaitement. »

Sur ce, à la terrasse d'une enseigne bruxelloise en compagnie de Paméla, il joint le geste à la parole en mordant dans un donuts. Ce faisant, on sent que certaines choses le font bouillir intérieurement, contre lesquelles il a une dent : « L'incohérence politique, c'est clair et net. En interdisant certains véhicules en ville, on s'organise pour vendre des bagnoles. Le système capitaliste marche à fond de caisse, sous prétexte d'écologie. Politiquement, ça ne suit pas et tout est remis sur le citoyen. Chacun essaie de faire un maximum de petits gestes pour l'environnement et quantité de navires traversent les océans avec tout un tas de choses dont on n'a pas besoin. Il se crée des inégalités de dingue ! »

### Lo sons de la musique

Cette indignation n'est pas que verbale ou théorique ; elle intègre la démarche artistique du musicien. « On propose quelque chose qui fait à la fois rêver et réfléchir les gens. » Ainsi, derrière Vaague, le projet de batterie solo, se profile une réflexion sur les flux d'informations, souvent contradictoires ou mensongères, qui nous arrivent par... vagues. « Et que fait-on avec ça ? Nous sommes noyés dans ce climat surinformé et anxiogène, la confiance n'est plus vraiment là. » Réflexion sur la société, avec un texte de Toni Morrison par exemple.

Avant de cogner sur les politiciens et les médias, tout jeune, le petit Antoine tapait en rythme sur des barils de poudre à lessiver. Quand il s'est agi d'apprendre un instrument, ce ne fut cependant ni la batterie, ni la guitare comme papa, mais le saxophone. Vers douze ans, il a redécouvert son goût pour les percussions, un chemin sur lequel ses parents, même séparés, l'ont toujours soutenu : « Ils ont réussi à mettre leurs histoires de côté pour me préserver. J'ai grandi dans un climat plein d'amour, c'est fantastique. Ils ont l'esprit très ouvert, j'ai pu faire tout ce que j'ai voulu. » Mais pas n'importe quoi : « J'ai toujours été très raisonnable et je fournissais le travail pour réussir. »

### Source d'inspiration

Après avoir suivi l'enseignement du brillant Stéphane Galland au Conservatoire flamand à Bruxelles, Antoine Pierre, vite reconnu et recherché comme batteur, s'impose aussi sur le front de l'écriture musicale. « La composition, c'est un instrument à part entière. C'est une pratique, comme je pratique la batterie. » Il en va ainsi depuis

ses débuts, à 15 ans, avec Igor Gehenot. « Dès le départ, on écrivait quelque chose de jouable, même pour quelqu'un d'autre que nous. La composition est un prétexte pour jouer, mais doit être un bon prétexte. Quand j'écris un morceau, ce doit être une source d'inspiration ; j'ai envie de le voir joué comme si je ne l'avais pas écrit. »

Chez Antoine, pas une méthode unique, mais à chaque projet son processus de développement, en fonction, notamment, de la source d'inspiration. Pour l'album très davisien *Suspended*, avec Urbex, il a écouté du Miles et du Miles pendant des semaines et des semaines sans rien coucher sur le papier. Après un sevrage d'un mois, pour éviter tout phénomène superficiel de calque, « à un moment, je me suis mis à table et j'ai commencé à écrire plein de trucs. »

### Des méthodes

Pour le projet avec le saxophoniste américain Joshua Redman, Éric Legnini et Or Bareket, présenté à Flagey le 10 janvier 2020, le travail d'écriture s'est fait en deux salves, la première, d'une semaine, en août 2019, la seconde plusieurs mois après : « J'ai repris les morceaux où ils étaient, le fil conducteur était un peu trop évident », qui a donc été détricoté. « J'essaie de bouleverser ma méthode en fonction du contexte, dit-il. Pour les morceaux avec Joshua, j'ai fait des partitions A4 très classiques, à l'ordinateur. Pour Urbex, c'était en format paysage, un peu plus grand, écrit à la main. »

Le solo de Vaague, c'est une tout autre paire de manches, voire de baguettes. Antoine Pierre a travaillé avec le programme Sunhouse, créé par une start-up new-yorkaise. Le principe consiste en des capteurs, ou triggers, placés sur chaque fût de la batterie, sur une dizaine de zones distinctes à chaque fois. Le capteur reconnaît par exemple le centre ou le cercle de la caisse claire, la frappe avec le corps ou l'extrémité de la baguette. « À chacune de ces zones, tu peux assigner un son quel qu'il soit, clavier, basse, sample, en fonction de la manière dont tu frappes l'instrument. » À ce petit jeu, les possibilités sont infinies.

### Vaague, c'est du direct

Après l'apprentissage de la technologie, le travail du compositeur consiste à se constituer une banque d'échantillons sonores à partir d'instruments ou d'enregistrements, de notes et puis d'accords, et d'ensuite faire correspondre ces sons aux capteurs, avant de passer à la phase de création. « Dans ce contexte, le travail de composition et de pratique sont extrêmement liés. On fait des essais en improvisant avec l'ordinateur. Il n'y a pas de loop, de boucles préétablies, préenregistrées, tout est en direct. De ce fait, je n'ai pas beaucoup écrit pour Urbex ou Next.Ape... »

Début novembre, Antoine Pierre embarque avec le trompettiste américain Dave Douglas, au sein d'un sextette comprenant Frederik Leroux (guitare, luth, banjo) et Berline Deman (tuba, chant). Thème de cette mini-tournée européenne : Jan van Eyck et les primitifs flamands. Projets personnels, TaxiWars, Philip Catherine, Toine Thys... Comment gère-t-on tout ça ? « Je déteste la routine et je fonctionne surtout à l'improvisation. Parfois, je réfléchis aussi beaucoup pour ne pas me perdre. L'exercice consiste à conserver ma personnalité, quel que soit le contexte. »

### Sous l'aile de Philip Catherine

Né à Huy mais ayant grandi à Liège, Antoine Pierre fait la connaissance de Philip Catherine en arrivant à Bruxelles, à 18 ans. Un musicien qu'Alain Pierre, père d'Antoine et lui-même guitariste, avait fait écouter à son fils : « Ça et Pat Metheny. De le rencontrer, j'étais comme un dingue. Philip a vécu les périodes incroyables du jazz, il a joué avec Elvin Jones, Charles Mingus, il a vu le deuxième quintette de Miles Davis en concert... Il est très généreux, il m'a fait écouter

plein de choses ; avec lui, j'ai appris l'histoire de la musique que je joue. En tant que leader, il sait ce qu'il veut ; il m'a aussi appris les réflexes de l'accompagnateur, la reconnaissance des signaux. Et, quand on part en tournée avec lui à l'autre bout de la planète, j'ai appris comment rester soi-même, le respect de ce qu'on fait et de ce qu'on est. Il y a juste cinquante ans entre nous, il pourrait presque être mon grand-père et il m'a véritablement pris sous son aile. »



© JAREK FRANKOWSKI

Ensemble Musiques Nouvelles:  
L'un des piliers de l'interprétation des musiques « d'art et d'essai » en Fédération Wallonie-Bruxelles.

# Créer, inventer, explorer les mondes sonores

TEXTE : BERNARD VINCKEN

« Jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup>, on n'a jamais pu entendre deux fois la même musique, puisqu'il n'y avait pas de support. Depuis lors on peut entendre, de façon compulsive : on recherche le déjà vu, le déjà éprouvé, l'émotion qu'on a vécue, on veut la retrouver à tout prix, identique. La musique contemporaine sort de ça, elle nous permet d'entendre une musique dans son caractère virginal, inouï, de "jamais entendu". C'est une expérience radicale en soi d'aller écouter la musique de création. » (Jean-Paul Dessy)

## Une musique de création

Pendant des siècles, une esthétique musicale chasse l'autre et l'art du temps est le critère premier de jugement. Mais, dès le début du 19<sup>e</sup> siècle, la musique ancienne trouve une place à côté de la musique contemporaine. Dans la foulée, esthétiques et langages se multiplient – et s'entrechoquent –, alors que médias et supports d'enregistrement assurent une diffusion auparavant inégalée... mais qui laisse toutefois le compositeur belge parmi les négligés du progrès. En 1959, Robert Wangermée (il crée ce qui deviendra Musiq3 avant de devenir Administrateur général de la RTBF – il est aussi le fondateur d'Ars Musica et du Conseil de la Musique) dresse un bilan sans équivoque de la musique contemporaine : quelques associations confidentielles, rien en édition musicale ou firme de disques locale, très peu de concerts en dehors des prestations radiophoniques, aux auditeurs clairsemés, l'État mécène soutient une musique qui peine à trouver son public et l'artiste crée une œuvre que personne n'attend. La faute à qui ? Au compositeur qui, depuis le romantisme, s'affranchit du public et se fiche de lui plaire ? Au public qui, s'élargissant avec la diffusion de masse, moyennise les goûts comme le McDo' les saveurs ?

Pour mieux comprendre, et retracer le parcours, chez nous, de cette musique depuis le *tabula rasa* des années 50, posons trois questions, simples : comment la musique contemporaine s'est-elle construite chez nous ? Où en est-elle aujourd'hui ? Comment la relève se met-elle en place ?

Premier écueil, l'appellation, que remet en cause et précise Jean-Paul Dessy (il dirige l'Ensemble Musiques Nouvelles – voir l'encadré –) : la "musique contemporaine" se réfère à la Seconde École de Vienne, qui explore, au début du 20<sup>e</sup> siècle, le sérialisme et l'atonalité. C'est une musique savante, complexe, qui se sépare radicalement d'une part de l'histoire de la musique qui est, elle, liée à la tonalité, l'harmonie, la mélodie, le rythme. Elle ne rend donc plus bien compte de la pluralité de la "musique de création" actuelle, résultat d'un apprentissage exigeant et qui a un caractère de musique d'auteur (comme on parle de cinéma d'auteur ou d'art et d'essai), en opposition à la musique commerciale – en substance, « une musique d'aujourd'hui, de création et qui s'écrit ». Précision utile, sachant que la réputation d'élitisme de la musique contemporaine suscite l'appréhension d'une partie du public alors que « les passerelles entre les musiques populaires et les musiques savantes sont de plus en plus fréquentes », poursuit Jean-Paul Dessy.

## Les pionniers

N'empêche, c'est par là que tout commence, avec le *Séminaire des Arts* à Bruxelles où André Souris, dès 1944, anime un "laboratoire musical d'analyse et de composition" dont l'esprit ouvert, fouineur et adogmatique, initie de jeunes compositeurs au dodécaphonisme, dans un monde encore voué au néoclassicisme et au post-romantisme. Parmi ceux-ci, l'organiste Pierre Froidebise relaie l'expérience à Liège, avec conférences et récitals auxquels assiste notamment Henri Pousseur. Avec quelques musiciens, théoriciens ou intervenants culturels, Pousseur forme un cénacle, restreint et radical dans ses idées, qui évolue en marge des institutions et qui se doit de proposer, en même temps que ses musiques expérimentales, des circuits pour les produire, les interpréter et les diffuser.

Ainsi se crée, en 1957, la très éphémère Société des Concerts d'Aujourd'hui. Peu après, Hervé Thys (défenseur de l'avant-garde musicale), Henri Pousseur et Raymond Liebens (ingénieur) fondent le Studio de Musique Électronique de Bruxelles, destiné à la recherche expérimentale et aux musiques appliquées (cinéma, radio-télévision, spectacle vivant). Avec la collaboration régulière de Léo Kupper et d'André Souffriau, le Studio organise conférences et ateliers, et voit défiler quasi tous les compositeurs locaux intéressés par l'utilisation de l'électronique. L'Exposition Universelle de 1958 accueille les *Journées Internationales de Musique Expérimentale*, cinq jours de concerts (retransmis en radio), de causeries

et débats : la première diffusion d'ampleur de ces esthétiques nouvelles. En 1962, Thys et Pousseur réunissent des amateurs éclairés dans l'association Musiques Nouvelles, qui devient une interface incontournable pour les conférences et les concerts. Tout cela reste malgré tout assez confidentiel, parfois toisé avec le dédain de la méconnaissance par les conservatoires ou les institutions, et un axe majeur fait encore défaut : qui pour interpréter ces esthétiques nouvelles ?

C'est... Henri Pousseur qu'on retrouve à l'origine de la création de ce qui deviendra l'Ensemble Musiques Nouvelles (avec le temps, le pluriel va et vient), lorsqu'il propose à de jeunes musiciens de deux ensembles (Alarius et Musica Viva) de jouer son *Répons*, une œuvre pour laquelle ils doivent être « prêts à travailler très longtemps pour jouer une pièce injouable »... tout un programme (et un an de travail) ! L'Association et l'Ensemble se complètent et collaborent ponctuellement mais le vrai point de départ se situe lors du premier concert, sous le nom Ensemble Musiques Nouvelles, au programme entièrement neuf, avec des pièces d'Henri Pousseur et de Pierre Bartholomé qui assume la direction de l'orchestre. Les intervenants culturels constatent le succès. La Société Philharmonique propose alors plusieurs engagements. L'orchestre se déplace en Belgique et en Europe, son répertoire s'élargit, en ménageant une place importante aux compositeurs nationaux : Philippe Boesmans, Raymond Barvoets, Lucien Goethals... L'Ensemble, indépendant mais sans subside, s'accommode avec l'Institut National de Radiodiffusion pour pouvoir répéter, cherche inlassablement des occasions de se produire ou d'être diffusé, et se bat avec les agendas de musiciens bien obligés de privilégier l'emploi principal qui les nourrit.

## Jean-Paul Dessy (Musiques Nouvelles)

« Depuis 10 ans, on a créé des œuvres de plus de 40 compositeurs de la génération millennials. »

## Les occupants des lieux

S'il est ballotté au gré des péripéties institutionnelles, intégré, puis détaché du Centre de Recherches et de Formation Musicales de Wallonie (le futur Centre Henri Pousseur), relocalisé à Bruxelles, puis à Mons quand il se lie à l'Orchestre Royal de Chambre de Wallonie (puis s'en délie)... et reste longtemps sous-financé, l'Ensemble Musiques Nouvelles joue un rôle majeur dans la transition de la musique contemporaine vers la musique de création, une musique multiple et refusant tout intégrisme : travaux collectifs, libération de l'interprète, séries prospectives (où l'ensemble explore les arts électroniques, l'expérience réflexive et participative, le commentaire direct sur la création), recherches sur de nouveaux travaux sonores (notamment avec Art Zoyd), résidences de compositeurs et collaborations, avec l'Atelier Sainte-Anne (ouverture vers l'international et programmes thématiques originaux), l'Orchestre Philharmonique royal de Liège (partage de musiciens), le Conservatoire royal de Liège (d'où émerge une nouvelle génération d'élèves) et... le festival Ars Musica (voir l'encadré).

Fondé en 1989, Ars Musica présente un état des lieux de la création musicale : biennale depuis 2014, sa programmation thématique (*InOuïe*, le *Pays du Sonore Levant*, *Mini Maxi...*), riche (plus de 800 compositeurs joués) et plurielle (de chez nous et du monde, sans frontières esthétiques) se veut à la fois ambitieuse et accessible : « il n'y a rien de plus simple que d'être dogmatique, la pluralité est beaucoup plus dangereuse. L'enjeu d'Ars Musica est de présenter les facettes de ce qu'est la création aujourd'hui au sens large. », défend son directeur, Bruno Letort. Une saison musicale prend place les années impaires, qui (c'est une nouveauté) se concentre dès 2023 sur de petits opéras (commandes ou one shots

avec de nouveaux moyens), en même temps que le programme s'exporte, via sa déclinaison *Hors-les-murs* (à Paris, à Montréal) ou par l'échange d'œuvres mis en place avec le réseau européen de festivals de musique contemporaine. Les œuvres des compositeur-trice-s de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) y tiennent une place importante, valorisées par le partage de l'affiche avec des compositeurs reconnus à l'international.

Jean-Paul Dessy, qui a un œil sur pratiquement toutes les classes de composition de la FWB, se réjouit : « *Je vois combien cette musique suscite beaucoup de vocations, de talent et d'inspiration. On peut affirmer sans chauvinisme déplacé que notre territoire est un territoire très riche, par le nombre de compositeurs qui œuvrent dans ce domaine des musiques d'art et d'essai, nombreux et de grande qualité, bien plus que lors de la naissance de l'Ensemble Musiques Nouvelles. D'ailleurs, depuis 10 ans, on a créé des œuvres de plus de 40 compositeurs de la génération millennials – sans compter tous les autres que nous jouons toujours* ». Le coffret édité par Cypres à l'occasion des 50 ans de Musiques Nouvelles en témoigne, avec 6 albums consacrés à 25 musicien-ne-s de chez nous et le Forum des Compositeurs, point de rencontre de tous les acteurs concernés par la musique de création, est fort d'une cinquantaine de membres, dont il promeut les œuvres.

À l'origine, des personnalités fortes insufflent une énergie pétillante dans les conservatoires et développent de nouvelles pédagogies, que relaient depuis leurs propres élèves, tels Michel Fourgon, Claude Ledoux, Benoît Mernier, Jean-Luc Fafchamps ou Fabrizio Cassol (pour n'en citer que quelques-uns), dans des classes de composition attrayantes et riches en matière de talents, où « *l'idée de faire de la musique de création est beaucoup plus plausible aujourd'hui qu'il y a 50 ans* » selon Jean-Paul Dessy. Une création pour elle-même, libre de toute entrave par rapport au monde du commerce, enseignée dans des structures qui se diversifient, favorisent les échanges (Jean-Philippe Collard-Neven s'intéresse par exemple aussi au jazz ou au tango) et accueillent les musiques appliquées, les musiques électroniques ou l'improvisation – cette pratique « *très émancipatrice, régénérescence de l'art de jouer un instrument* ». À cela s'ajoute une accessibilité jamais égalée de la « *pluralité des mondes sonores ; pour autant évidemment, qu'on continue à faire entendre qu'il y a à trouver quelque chose là-dessous et qu'on ne doit pas forcément se référer aux algorithmes de Spotify ou des autres pour se laisser guider par un flux qui vous emmène où vous êtes déjà allés* » poursuit encore le directeur artistique de l'Ensemble Musiques Nouvelles.

Quant aux interprètes, dont les conservatoires nourrissent l'apprentissage avec un répertoire datant essentiellement de plus de 100 ans, ceux qui maîtrisent et ont le goût d'une esthétique inventive et exigeante en gestuelles et virtuosités nouvelles sont peu nombreux mais d'un niveau élevé (citons les ensembles Fractales, Hopper, Sturm and Klang, Quatuor MP4...). « *La musique de haute complexité, née avec la Seconde École de Vienne, devenait d'un abord technique tel qu'elle requerrait un investissement surhumain, extraordinaire, énorme, par rapport à la digestion d'œuvres du passé. Il a fallu générer une dévotion chez les instrumentistes, des Ninjas qui défendent une musique corps et âme, une musique qui est très difficile, qui est très exigeante, qui vous a demandé un travail incroyable. Et, forcément, vous allez donner à entendre quelque chose qui est de cette énergie-là, en scène, ce qui donne lieu à des performances qui rompent avec le "ronron" d'une musique classico-romantique qui a déjà été entendue maintes fois par celui qui va l'écouter, qui ressemble donc plus à une comptine qu'à une musique qu'on découvre* », analyse Jean-Paul Dessy.

L'enseignement général fait peu de place aux arts et à la musique en particulier, alors que les enfants s'enthousiasment dès qu'ils se confrontent aux musiques nouvelles, comme en témoigne Apolline Jesupret, compositrice, pianiste et enseignante en Académie : « *Quand on fait jouer de la musique contemporaine à des enfants, ils adorent ça, parce qu'ils n'ont pas de préjugés, ils ne se sont encore mis aucun filtre par rapport à ce qui sonne bien ou pas.*

*La dissonance, par exemple, ils vont l'associer à un monstre étrange et prendre ça comme un jeu* ».

Ce qui manque le plus, ce sont probablement les lieux de diffusion, ainsi que l'incitation à aller au concert, insufflée par la presse ou les médias. Les premiers sont rares et, chez nous comme ailleurs, les ensembles ne tournent plus guère, ni au pays, ni en dehors. À Mons, Arsonic est l'exception : lieu de résidence de Musiques Nouvelles, une relation de confiance s'y crée au fur et à mesure avec un public qui prend le risque de la découverte et qui a soif d'y revenir. Quant aux événements, outre une place aux Belgian Music Days, au Festival Osmose ou aux Festivals de Wallonie, la musique de création est mise en avant par le Festival Loop et, surtout, via Ars Musica dont le rôle est fondamental pour les compositeurs et les ensembles de la FWB. La presse suit l'érosion globale des journaux généralistes et des magazines spécialisés et, même si l'édition en ligne a moins de contrainte d'espace, elle laisse peu de place à la musique « *que l'on écoute assis, sans faire autre chose* » (Jean-Paul Dessy). Le constat est similaire pour la radio (hormis l'émission *Présent* composé sur Musiq3) et encore plus pour la télé. Alors que la consultation de concerts en ligne, si elle a décollé lors des premières prestations de Solid Ars, elle est rapidement redescendue à des niveaux plus terre à terre : « *Ce qui atteste de l'irremplaçable importance du spectacle vivant* », tranche Bruno Letort. Quant aux firmes de disques, même si la division « *jeunes solistes délicieusement jolies* » reste un atout marketing, la mise en avant d'un label de référence s'érode et « *même Deutsche Grammophon publie Max Richter en le faisant passer pour de la musique contemporaine* » (Bruno Letort). En FWB, outre Cypres, Sub Rosa et Soond sont les seuls studios de production indépendants actifs en matière de nouveaux horizons sonores.

#### Apolline Jesupret

« Il y a autant de musiques contemporaines que de compositeurs. »

#### La génération de demain

Pourtant, ils fourmillent, ceux de la nouvelle génération, talentueux et prometteurs. En voici quelques-uns : Eliott Delafosse (il balance à la frontière entre musique électronique et acoustique), Pierre Slinckx (il joue de son lien expérimental avec l'électronique et la pop), Gwenaël Grisi (il est captivé par la musique à l'image), François Couvreur (il fonde l'Ensemble Hopper), Gilles Doneux (il s'intéresse à la musique mixte), Adrien Tsiologiannis (il adore les influences littéraires), Éric Collard (il manie avec audace les rythmes complexes), Alice Hebborn (elle s'inspire de la nature), Stéphane Orlando (il ose le mélange opéra et bande dessinée), Alithéa Ripoll (elle collabore avec des plasticiens, comédiens, poètes...) ou Apolline Jesupret (elle maîtrise son écriture et l'orchestration). Cette pluralité d'esthétiques dame le pion au paradoxe qui voit l'appauvrissement du jazz depuis son entrée au conservatoire : la musique de création ne peut exister sans transmission savante dans les écoles mais, en même temps, la standardisation de la transmission a tendance à figer les pratiques et à diminuer la « *musico-diversité*... voire à bloquer la créativité sous le poids des cours théoriques ou de l'étude intensive de l'instrument. Or chaque musique est une espèce sonore, avec sa niche écologique et cette « *effective et réelle diversité de styles, genres, façons de faire, outils compositionnels, de références* » (Jean-Paul Dessy) est un des atouts de nos musicien-ne-s, plutôt nombreux-euses dans un territoire pas très grand mais propice aux croisements et berceau d'un surréalisme qui permet de ne pas se prendre trop au sérieux.



Apolline Jesupret

Fer de lance de la nouvelle génération en FWB

« *Il y a autant de musiques contemporaines que de compositeurs* », résume Apolline Jesupret, qui explique l'augmentation de cette pluralité par la diffusion massive des enregistrements, sur supports ou sur les plateformes (« *on s'échange des découvertes musicales, les cours de composition nous amènent aussi à filtrer* ») : « *Même entre deux compositeurs issus de la même école et qui ont le même âge, les univers sont complètement différents, en fonction des influences de chacun, de Beethoven aux Beatles* ».

Ce n'est ni neuf, ni même spécifique à la musique de création (mais bon, ça n'aide pas), il est difficile de vivre du métier de compositeur-trice (« *le temps nécessaire pour composer est difficilement quantifiable et dépend de nombreux facteurs ; c'est un travail humain, d'intériorité et un métier de passion, dont la motivation se joue dans les tripes* », avance Apolline Jesupret). Alors les musiciens combinent enseignement, interprétation et composition – sachant que les commandes passées par les ensembles ou les festivals sont le plus souvent dépendantes de bourses ou de subventions, confirmées (ou refusées) parfois après que le travail ne soit terminé. Mais, « *être une compositrice au 21<sup>e</sup> siècle n'est pas du tout la même chose qu'il y a 50 ans où les compositeurs femmes étaient aux oubliettes* » et, même si le ratio d'élèves au conservatoire n'atteint pas encore les 50 %, on va vers une meilleure égalité des sexes dans la profession, ainsi « *de plus en plus de concours d'instruments se font à l'aveugle, le candidat jouant derrière un paravent* » et l'intérêt grandit pour le travail des compositrices.

Le sérialisme a longtemps été un passage obligé pour écrire de la musique d'aujourd'hui et sa radicalité a porté le public à s'ancrer dans une équation « *musique contemporaine = dissonance = ça ne me plaira pas* », alors que « *contemporaine ne veut pas nécessairement dire dissonance et que ce n'est pas parce qu'il y a de la dissonance qu'on n'aimera pas* », poursuit Apolline Jesupret. Les mouvements néo-modal, néo-tonal, répétitif ou spectral, la multiplication des influences (artistiques en général) ont considérablement élargi le champ des musiques nouvelles. Il s'agit alors d'essayer de changer le regard des gens sur cette musique, d'aider à dépasser le préjugé qui dit que c'est une musique

qui n'est pas faite pour eux : « *Ne vous attendez pas à entendre une belle mélodie avec une belle harmonisation, mais bien à vivre une expérience, quelque chose de différent, comme écouter un silence, découvrir un thème qu'on ne connaissait pas, être pris par un rythme ou une musique répétitive* » (Apolline Jesupret).

Aider l'oreille à s'éduquer, à s'habituer à ces nouveaux mondes sonores, riches et multiples, est un des enjeux de notre constante adaptation. Et si vous nous avez lu jusqu'au bout, c'est probablement que vous en avez pris le chemin... et qu'on se croiera peut-être à Ars Musica.

#### Jean-Paul Dessy

Jean-Paul Dessy se pose, dès sa prise de direction de l'Ensemble Musiques Nouvelles en 1998, en artisan résolu de la contemporanéité et de l'ouverture, lui qui se souvient encore parfaitement de la première fois où il écoute *In C* de Terry Riley, à une époque où « *le seul titre provoquait chez les sérialistes l'effet révoltant du crucifix sur le vampire* ». Au début de sa carrière, il crée Maximalist!, groupe qui associe rock et minimalisme nord-américain.

Cet intérêt pour des horizons dégagés (« *les pratiques sonores, instrumentales, électroniques d'aujourd'hui* ») mène, entre autres, à une collaboration transfrontalière avec Art Zoyd (connu pour son activité dans le mouvement résolument non commercial Rock In Opposition), à l'improvisation (avec Fred Frith d'Art Bears ou Henry Cow...) et à une programmation impressionnante de créations mondiales – dont un grand nombre de compositeur-trice-s sorti-e-s de nos conservatoires.

#### Ars Musica

Ars Musica est l'événement incontournable lorsqu'on parle de musique contemporaine en FWB, cette musique qui se joue des normes et fait bouger les lignes. *Surprise your ears!* est le slogan de cette édition qui explorera la voix sous toutes ses formes et dans le monde entier. « *C'est comme si on avait organisé trois festivals* », sourit Bruno Letort, son directeur : au premier confinement Covid, la programmation, qui se construit

en deux ans, doit être allégée ; au deuxième, la thématique s'adapte et devient Solid Ars (solidaire avec les musiciens et en ligne, « *on est parmi les premiers à le faire, certains journalistes disent qu'enfin on est modernes* ») ; en 2021 on recentre sur la voix et on étale le festival dans le temps (c'est exceptionnel, les salles sont embouteillées) et dans l'espace (c'est habituel... et volontaire).



**Alma Mahler**  
Peintre et musicienne autrichienne, elle a composé de nombreux « lieder ».



**Clara Schumann**  
Pianiste et compositrice allemande (concertos pour piano et musique de chambre)



**Juliette Folville**  
Violoniste, pianiste, pédagogue, cheffe d'orchestre et compositrice belge.



**Cécile Chaminade**  
Pianiste et compositrice française.

# Diriger, créer : des carrières pour les femmes

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Les femmes ont toujours participé à la vie musicale : compositrices, interprètes, mécènes se (re)découvrent, tandis que le mentorat au féminin, MEWEM, participe à rétablir l'équilibre dans l'entrepreneuriat musical. De vastes champs à cultiver – pour cesser de s'agiter avant que rien ne change.

Les femmes n'ont jamais été (que) spectatrices : elles ont interprété, composé, rempli salons et salles de concerts, enseigné, financé... Mais leurs noms ne résonnent nulle part, leurs partitions n'ont pas intégré le répertoire classique et, les traces de leur travail ayant été aspirées dans le trombone de l'histoire, leur exemple n'a pas encouragé des générations après elles. Une nouvelle musique se fait entendre, une fugue des figures de l'oubli, tentant d'installer dans la conscience et les pratiques collectives une professionnalisation de femmes.

MEWEM ? Mentoring Program for Women Entrepreneurs in Music est un projet développé en France depuis 3 ans par la FELIN (Fédération Nationale des Labels Indépendants) reposant sur « l'idée d'instaurer une relation bienveillante et motivante entre une mentorée qui a envie de développer son projet et une mentore qui la soutient », partage Sarah Bouhatous, en charge du programme MEWEM EUROPA à Wallonie-Bruxelles Musiques, l'un des 6 partenaires européens. Dix binômes ont été constitués. Les demandes excédaient de loin la capacité et la finalité entrepreneuriale du programme.

## Elles étaient / sont là

Chercheuse affiliée au Laboratoire de Musicologie de l'ULB, aspirante FNRS, Fauve Bougard pensait réaliser son mémoire avec pour sujet "les compositrices belges avant 1914". Au vu de leur nombre (une trentaine) et de l'importance du travail de recherche, elle s'est concentrée sur le parcours de Juliette Folville (1870-1946) et sur ce que son sexe a induit sur sa carrière. Reconnue, professeure au Conservatoire de Liège, Folville dirigeait à l'occasion ses propres œuvres. Sa musique n'est pas parvenue jusqu'à nous ; le travail d'édition de ses partitions n'a pas (encore) été réalisé. Aujourd'hui, la composition féminine n'a toujours rien d'une évidence. En 2018, Jo Baudoux (auteure d'un mémoire sur la rareté des femmes compositrices en Fédération Wallonie-Bruxelles) compte 50 femmes sur 425 compositeur/trices dans la base de données IDLM du Conseil de la Musique, soit 11,7% (14,2% en 2021, – ndr).

L'éternelle question du pourquoi se résout dans l'examen des freins. Sarah Bouhatous : « De nombreuses études en identifient trois principaux en ce qui concerne l'entreprénariat au féminin, dont la difficulté de financement et le manque de réseau ». Parallèle avec les compositrices du 19<sup>e</sup> siècle ? Si elles disposent de ressources matérielles – temps (pas de mari et enfants...) et argent (mécénat) – pour pouvoir composer, leur notoriété passe aussi par le soutien qu'elles reçoivent des institutions, un réseau d'hommes, professeurs, camarades, directeurs, indispensable à l'évolution de leur carrière. Juliette Folville débute à 8 ans. À 19, elle est acceptée pour concourir au prestigieux Prix de Rome belge. On est en 1889, le concours se déroule entre hommes, à huis-clos pendant un mois. L'institution ne lui offrira pas de conditions particulières d'hébergement et la jeune compositrice se retirera.

Fauve Bougard étudie actuellement la façon dont les institutions facilitaient, ou non, l'intégration des femmes. Le Conservatoire, au 19<sup>e</sup> siècle, s'adapte davantage, relève-t-elle. Femmes et hommes suivent toutefois des cursus séparés mais le secteur a besoin de musiciennes, d'enseignantes – pour des filles et dans un cadre privé –, et de solistes. Leur acceptation reste circonscrite, conditionnée à une non-remise en cause de l'ordre genré. Exemple ? La Française Cécile Chaminade, célèbre entre autres pour ses mélodies de salon, s'inscrit dans les codes réservés à son genre. Fauve Bougard : « Ces compositrices vont être plus facilement reconnues mais non sans ambivalence : cette musique "de femme" reste dans le bas de la hiérarchie musicale. Si une compositrice écrit de la musique typée masculine, sa reconnaissance artistique est plus grande, mais elle s'expose au risque social de contrevenir à sa "nature". Se cantonner aux musiques de son genre est plus sûr... ». Le paradoxe est permanent. Le résultat jamais totalement validé. Chaminade, très connue, très vite oubliée... comme nombre de compositeurs d'ailleurs.

## Connaissance et re-connaissance

Un troisième obstacle reste à franchir : le manque de références.

« L'absence de femmes en tant que musiciennes, compositrices, chanteuses, programmatrices ou tout simplement dans les postes à responsabilités ne permet pas de créer une projection pour les plus jeunes femmes », établit Jo Baudoux dans son mémoire. Comment développer une posture de leader ? Le programme MEWEM propose de le faire entre femmes, ce qui, signale Sarah Bouhatous, « envoie le signal fort qu'entre femmes, on peut s'entraider et non se mettre en compétition. » Une façon d'enfin sortir de la répétition de l'oubli ? Fauve Bougard : « Il n'existe pas de rôle-modèle ancré à cause d'un effacement perpétuel. Les femmes n'ont pas d'histoire. On réinvente la roue à chaque génération en se pensant pionnière ». Les (re)connues demeurent des exceptions et l'adhésion reste liée à une individualité au mérite particulier.

Comment élargir puis pérenniser la présence des femmes ? Fauve Bougard souligne l'utilité de comprendre ce qui a présidé à leur disparation : « Le 19<sup>e</sup> siècle a théorisé la différence de genre, jusque dans le langage, les textes de lois, et a fabriqué la figure du génie masculin romantique solitaire, comme le stéréotype de l'incapacité des femmes à composer. En prendre conscience permet de diversifier la vision du réel, de casser cette image de la femme bourgeoise oisive et cette pensée de l'inexistence de compositrices ». La chercheuse cite encore la musicologue américaine Marcia J. Citron, travaillant sur les questions des canons esthétiques croisées à celles du genre : œuvres de femmes peu/pas éditées, œuvres pas diffusées, pas de réception critique, pas de traces qui attestent de leur existence, pas de phénomènes culturels. Hier comme aujourd'hui, les femmes continuent cependant à créer, tous styles confondus.

## Nouvelle mémoire collective, matrimoine sonore

La méconnaissance de ces compositrices du passé tient d'abord à l'inaccessibilité de leurs partitions. Pour y remédier, le Festival Présence Compositrices constitue une base de données d'œuvres de compositrices du monde entier *Demandez à Clara* ([www.presence-compositrices.com](http://www.presence-compositrices.com)), afin d'enrichir un répertoire figé. « Au 19<sup>e</sup>, il s'agissait toujours de création, remarque Fauve Bougard, il n'existait pas encore cette logique de répertoire classique, canonique. » Clara ? Clara Schumann, pianiste et compositrice du 19<sup>e</sup>, épouse de Robert Schumann, sujette au fameux syndrome d'imposture. Qui fut le thème du premier atelier collectif de MEWEM, début octobre, « très intéressant, même émouvant, creusant la difficulté à se sentir légitime dans un milieu extrêmement masculin, tant en terme de représentation, de ce qui s'écoute, de ce qui est "bon"... Il ne s'agit pas uniquement d'une question de nombre, mais au fait, aussi, d'écouter l'avis des femmes. Il existe très peu de femmes critiques dans la musique », poursuit Sarah Bouhatous. Fauve Bougard pointe quant à elle le rôle des historiens et l'intérêt de questionner une histoire de la musique qui n'est pas neutre et, aussi, le mythe du génie des grands musiciens figures sacrées. Non pour dévaloriser leur travail mais visibiliser les mille manières dont ils ont été soutenus et réhabiliter des figures de l'ombre telles Clara Schumann, Maria Anna Mozart, Alma Malher, Fanny Mendelssohn etc.

## Changement de paradigmes

« Le milieu anglo-saxon s'intéresse aux questions de genre en musique depuis les années 70, renseigne encore la chercheuse, d'abord aux compositrices et puis à d'autres figures, telles les mécènes, par exemple, ils et elles aussi effacées. Un champ de recherches s'ouvre, notamment avec un intérêt pour la micro-histoire : les musiciens "normaux", qui faisaient partie intégrante d'une société baignée de musique... » Dédié à la promotion de la musique en Wallonie, le label du même nom ([www.musiwall.uliege.be](http://www.musiwall.uliege.be)) finance la restauration de quelques enregistrements de personnalités moins connues. Quotidiennement, Musiq3 réalise un beau travail de visibilisation des compositrices du passé avec *L'atelier des muses*. Et pour celles d'aujourd'hui ? « On a reçu beaucoup de candidatures pour d'autres types de fonction : musiciennes, compositrices... Sarah Bouhatous conclut, il faudrait que le projet MEWEM se développe encore plus. » L'appel est lancé.



 DR

# Le statut d'artiste : vers une réforme (trop) rapide ?

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

En avril dernier, trois ministères, ceux de l'économie et du Travail, des Affaires sociales et des Indépendants, lançaient une concertation pour réfléchir à la mise en place d'un statut pour les artistes. Appelés Working in the Arts (WITA), ce groupe technique rassemblait également plusieurs fédérations d'acteurs de terrain comme l'UPAC-T (Union de Professionnel-le-s des Arts et de la Création – P le travailleur-euse et l'ATPS (Association de Techniciens Professionnels du Spectacle) et bien sûr les administrations (ONEM, ONSS, INASTI, SFP Sécurité Sociale). Aujourd'hui, Larsen a essayé de savoir où en étaient les discussions. Réponses avec Fabien Hidalgo coordinateur du FACIR, Julien Dohet représentant SETCa-FGTB et le témoignage de Renaud Ledru, musicien.

« **A**u début du mois de juillet, les conclusions de ce groupe technique ont été compilées dans une note d'intention. Celle-ci donne la direction que prendrait la future réforme. Il y a encore d'autres étapes dans le processus comme les consultations entamées avec les partenaires sociaux, les représentants patronaux et les syndicats. Actuellement, le texte est examiné par le Conseil National du Travail qui devait se prononcer à la fin du mois d'octobre », explique Fabien Hidalgo coordinateur du FACIR (Fédération des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interpr tes Réuni-es), une association représentée par l'UPACT aux côtés d'une quinzaine d'autres, toutes disciplines confondues. Ensuite commencera le travail législatif, c'est-à-dire la traduction de cette note d'intention en un véritable texte de loi. Julien Dohet, secrétaire politique du SETCa-FGTB de Liège, se dit surpris de ne pas avoir été associé plus tôt dans le processus d'élaboration de cette note d'autant qu'elle est à l'étude au Conseil National du Travail (CNT) où tous les syndicats sont représentés... Selon le syndicaliste, le CNT va formuler une série de remarques par rapport à la note dont le législateur devra tenir compte car c'est évidemment le texte de loi qui sera pris en considération. « Ensuite, le débat parlementaire va amener des amendements mais le canevas est là. J'ai le sentiment que l'ambition du législateur vise à ce que la mesure prenne cours le plus rapidement possible. J'ai entendu mai 2022 mais pour moi ce n'est pas réaliste... »

Julien Dohet (SETCa-FGTB)

« L'ambition du législateur vise à ce que la mesure prenne cours le plus rapidement possible. J'ai entendu mai 2022 mais pour moi ce n'est pas réaliste... »

Revenons concrètement sur cette note pour savoir exactement de quoi on parle. L'obtention du "statut" d'artiste permet à la personne qui vit de son art d'être reconnue comme bénéficiaire d'allocations de chômage et de ne pas être confrontée à leur dégressivité. Actuellement l'obtention d'un "statut" se fait en 2 étapes, il faut d'abord ouvrir son droit au chômage général comme n'importe quel travailleur en prouvant 312 jours de travail sur les 21 derniers mois, pour les moins de 36 ans. Ensuite, après un an, on peut faire une demande de non-dégressivité des revenus (ce qui tient lieu actuellement de "statut") où il faut prouver 156 jours de travail dont au moins 104 jours de prestations artistiques sur les 18 derniers mois. Fabien Hidalgo : « Il n'y a pas vraiment de statut d'artiste en Belgique, c'est un acte dérogatoire par rapport au chômage classique. La note WITA propose de rentrer dans le système en une seule étape, à condition d'avoir l'attestation donnée sur des critères quantitatifs et qualitatifs ». En effet, une commission du travail des arts va déterminer si l'on a bien une activité professionnelle dans le secteur artistique en tenant compte des jours de prestations mais aussi de ce que l'on appelle le travail invisibilisé, c'est-à-dire le travail de création. « Une grande partie du travail de l'artiste n'est pas couverte par les rémunérations, on appelle cela le travail invisibilisé. Une notion que nous avons du mal à faire passer auprès des syndicats et de l'ONEM car dans leur vision, un travailleur ne preste pas gratuitement. Mais dans nos métiers, on fait un certain nombre de démarches (photos, répétitions, etc.) qui ne sont pas rémunérées... Les artistes travaillent tout le temps mais ne sont pas couverts par un contrat de travail : c'est la grande différence entre travail et emploi ». L'attestation a une durée de vie de 5 ans. Pour obtenir la non-dégressivité, il faudra justifier 156

journées de travail dans n'importe quel métier (pas uniquement artistique) sur une période de 24 mois et cette démarche est valable pour 3 ans. Pourquoi 3 ans ? Fabien Hidalgo s'explique : « Cette période co cide avec la réalité du secteur culturel, c'est la temporalité pour faire un album : on le compose, on le produit et on fait une tournée l'année suivante. C'est beaucoup plus adapté que la période actuelle d'un an ». Pour Renaud Ledru, auteur, compositeur et interprète (Elvin Byrds, Alaska Gold Rush), le "statut" d'artiste est difficile à obtenir et reste aujourd'hui une solution précaire : « Mon travail en tant que musicien ne se limite pas à l'enregistrement ou à la prestation scénique... Il y a tout le travail en amont : la création, l'enregistrement, le booking... des activités non rémunérées. Même si mon projet tient la route musicalement et est salué par la critique, si je fais peu de dates, j'ai moins de rentrées et je n'ai pas de roue de secours... Pour les musiciens qui jouent dans 5 projets différents, le système actuel de prestations est plus adapté. Beaucoup moins pour un compositeur. Ce sont 2 réalités différentes. Cela rend encore plus difficile la création pure, on se serait tenté de faire juste un truc qui peut marcher... Pour m'en sortir, je devrai peut-être un jour mettre un projet de côté et être guitariste pour quelqu'un d'autre. »

Fabien Hidalgo (FACIR)

« Prendre en considération les réalités des différentes disciplines, avoir un système qui puisse offrir la meilleure protection au plus de monde possible. »

Un autre aspect du nouveau système est de pouvoir valoriser n'importe quel type de contrat dans différentes disciplines aux côtés des contrats artistiques. « Pour le moment, une série d'activités comme les cours d'art ou de musique ne sont pas reconnus comme des prestations artistiques alors qu'ils font appel à l'expertise de l'artiste. Cette nouvelle disposition collerait plus à la réalité des artistes. Dans la réforme, il n'y a plus de différence d'âge (avant et après 36 ans). C'était discriminatoire car actuellement les artistes de plus de 36 ans ont davantage de contrats à justifier... » Ajoutons encore une avancée de taille : les bénéficiaires du statut ne seront plus contrôlé-e-s sur la recherche active d'emploi, ni sanctionné-e-s par l'Onem, Actiris et le Forem.

Ces changements encourageants soulèvent tout de même une série d'inquiétudes dans le secteur artistique. L'Association de Techniciens Professionnels du Spectacle juge le travail de la note WITA non abouti et exprime clairement son point de vue critique par rapport à la mise en place de la nouvelle commission dite "des Arts". Pour le représentant de la SETCa-FGTB, certaines interrogations demeurent : « J'ai des réserves sur les modalités de cette commission. Qui y si ge ? Comment est-elle structur e ? Comment sera-t-elle financée ? La manière dont cette commission va fonctionner est encore très floue... L'importance de la réforme mériterait encore des discussions. J'ai le sentiment que le législateur veut aller trop vite et certaines fédérations sont rentrées dans le jeu. » Un autre point central tracasse l'organisation syndicale : le périmètre de cette réforme. En d'autres termes, qui est concerné clairement par la réforme ? Pour Fabien Hidalgo : « Notre travail au sein de l'UPAC-T a été guidé par la prise en considération des réalités des différentes disciplines, afin d'essayer d'avoir un système qui puisse offrir la meilleure protection au plus de monde possible. » Et le coordinateur du FACIR de conclure : « Cette réforme est fédérative et nous n'avons pas encore les avis des autres partis... Nous ne faisons   présent plus partie du processus. » Le secteur artistique, fragilisé par la crise sanitaire, mérite que l'on s'occupe d'urgence de son cas. Mais au vu de la complexité du système législatif, il va devoir faire preuve d'encore un peu de patience...



Radio Rectangle (podcasts et contenus rédactionnels)

Née en 2012 à l'initiative du label Freaksville Records.

©RECTANGLE.BE

# Les podcasts musicaux

## Music sounds better with €

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Joe Rogan, Marc Maron, Lauren Bastide... À échelle mondiale, le podcast a ses mégastars. On y parle souvent politique, food, genre(s) et cinéma. Pourtant, le podcast sert aussi à diffuser de la musique. Et à en parler. Y compris en Fédération Wallonie-Bruxelles. Encore faut-il prévoir les sous...

De quoi un podcast musical est-il le nom? D'un fichier informatique stockable contenant de la musique et des discussions sur la musique? D'un show audio transportable fabriqué dans une cuisine et qui n'a donc pas besoin d'émetteur pour toucher son public? Le podcast musical descend-t-il donc de la mixtape et des radios libres des années 1980? Jeff Lemaire, tête pensante du site d'interviews et de critiques musicales Goûte Mes Disques, a sa vision et sa réponse. Pour lui, un podcast est en fait plus proche d'une nouvelle forme de webzine; la véritable folie autour du concept "podcasts" rappelant d'ailleurs fort l'emballage pour les blogs, il y a une quinzaine d'années. « Quand les webzines et les blogs ont été créés, il y avait cette illusion que l'on pouvait lancer son propre petit média en deux coups de cuillère à pot. Tout comme le streaming vidéo finalement, les podcasts, c'est toujours un peu ça, aujourd'hui. Sauf qu'il ne faut pas se leurrer: ça coûte tout de même un peu plus d'argent. » Si mixer plus ou moins anonymement de la musique et uploader le mix sur Internet à l'arrache est généralement aussi gratuit qu'illégal, dès que l'on cherche à se faire remarquer sans risque de mauvaise surprise sous forme de mise en demeure chiffrée pour les droits des morceaux joués durant son show, mieux vaut en effet prévoir un petit budget. Pour du matériel correct, aussi (micros XLR, interface audio, mixette, ordinateur...).

Ce coût relatif aux droits freine, semble-t-il, pas mal d'ardeurs. Game Changer, le nouveau podcast de Goûte Mes Disques où des personnalités médiatiques (Swann Borsellino, Myriam Leroy...) parlent de l'album qui a changé leurs vies est ainsi essentiellement un talk-show. Y passer du son, même illustratif, pourrait en effet selon Jeff Lemaire, « coûter vraiment cher » en redevances variées. À ses frais, Goûte Mes Disques ne diffuse donc que de la parole. Le site anime en revanche une tranche totalement musicale sur Jam, la web radio de la RTBF, qui a forcément des accords lui permettant de diffuser des morceaux de musique. On en connaît beaucoup d'autres (dont l'auteur de ces lignes, qui propose son émission de world music déviante, *Le Grand Remplacement*, sur Radio Rectangle) qui se sont tournés vers des structures « en règle avec la SABAM » (citons encore *The Word* à Bruxelles) non seulement par affinités éditoriales et personnelles mais aussi pour des raisons drôlement plus pratiques. Mieux vaut effectivement être juridiquement couvert plutôt que de balancer ses sélections musicales sur des sites et blogs personnels et soudainement se voir présenter une facture par un organisme dont vous n'ignoriez peut-être pas totalement l'existence mais pour lequel vous n'aviez pas du tout prévu le budget requis. « J'avais plein d'idées avec de la "vraie musique", nous explique ainsi un ex-podcasteur bruxellois actif dans le hip-hop et qui a depuis sabordé son projet. Pour éviter une mauvaise surprise, je n'y mettais finalement que des extraits de quelques secondes et puis l'interview par-dessus. Je n'ai d'ailleurs rien compris à la grille de tarifs de la SABAM. Et comme j'avais un peu peur de leur signaler mon existence, je n'ai jamais osé les contacter pour demander davantage d'informations. »

Podcaster en règle est d'ailleurs un peu plus compliqué qu'un simple versement forfaitaire à la SABAM. Benjamin Schoos, non seulement grand manitou de Radio Rectangle mais aussi ex-administrateur de cette même SABAM, confirme: « Déjà, il faut distinguer la fiction radiophonique du flux de musique ou de l'émission musicale. Si on inclut une œuvre musicale dans une fiction audio, tout comme pour un film ou une série, il faut alors un contrat de synchronisation avec les ayant-droits et l'éditeur. Pour ce qui est d'enchaîner des morceaux ou d'en passer entre deux interventions parlées, tout dépend des sociétés de gestion en droits d'auteur et en droits voisins. Il existe des accords pan-européens mais les forfaits varient selon le territoire et puis aussi selon les plateformes où le podcast sera disponible... »

C'est en 2012 déjà que ce même Benjamin Schoos et ses complices du label Freaksville lancent Radio Rectangle, qui est plus une plateforme de podcasts qu'une véritable radio. Dix ans

plus tard, tout le monde semble très content de l'aventure et B. Schoos se dit très fier des contenus produits, surtout les longs entretiens (notamment avec le scénariste Alan Moore ou le chanteur Christophe...) et les séries thématiques sur la sunshine pop et la new-wave. D'un point de vue logistique et technique, l'investissement est réel, mais « pas délirant ». Les locaux de Freaksville ont leur station de podcasting, facilement transportable. Certains intervenants sont également équipés à titre personnel de matériel assez peu onéreux, comme des enregistreurs Zoom et Tascam et des logiciels de montage tels qu'Audacity ou Garageband. D'un point de vue plus juridique, les choses ont évolué et continuent d'ailleurs d'évoluer selon B. Schoos: « En dix ans, cela s'est adapté en fonction de ce que décrète le CSA mais aussi la SABAM. On a chez Rectangle une Charte du Podcaster et on paye un forfait annuel pour les droits. Ce qui pose aujourd'hui d'autres questions juridiques, dont certaines sont d'ailleurs en train d'être résolues, c'est cette nécessité de devoir être présent sur d'autres plateformes. Cela ne fait qu'environ un an qu'il est possible d'inclure de la musique dans les podcasts sur Spotify et on vient aussi de voir avec la grosse panne Facebook/Instagram d'octobre à quels points certains business dépendent de ces plateformes. Or, chez Rectangle, on essaye de rester les plus indépendants possible et donc propriétaires de nos masters, programmes et plateformes plutôt que simples locataires. »

Jeff Lemaire - Goûte Mes Disques

« Il y avait cette illusion que l'on pouvait lancer son propre petit média en deux coups de cuillère à pot. (...) Il ne faut pas se leurrer: ça coûte tout de même un peu plus d'argent. »

Ce n'est effectivement que depuis peu que Spotify permet aux "créateurs de contenus" de s'affranchir des droits d'auteur et donc d'inclure de la musique dans leurs productions. Une solution loin d'être pleinement satisfaisante puisque seules les personnes abonnées à Spotify peuvent entendre les chansons en entier, les autres n'ayant accès qu'à un aperçu de 30 secondes avant de revenir artificiellement à la discussion. 30 secondes, c'est ce qui correspond un peu partout au droit, gratuit, de citation. Signalons aussi que tant à la RTBF que du côté de Radio Rectangle, si les podcasts peuvent s'écouter en streaming à l'infini, la possibilité de les télécharger est soit très limitée, soit inexistante dès que ces shows proposent de la musique.

Là encore, une question de droits, trop longue à détailler ici. Mais bref, il n'est guère étonnant que des personnes isolées ayant envie de partager leurs coups de cœur musicaux sans casser leurs tirelire et sans chercher à monétiser leurs shows, ont plutôt intérêt à proposer sur le web un contenu parlé accompagné d'un lien vers une playlist illustrative hébergée par un service comme YouTube ou Spotify. Ce que font par exemple Damien Aresta et Maureen via *Amour, Gloire & Chips*, où ça parle d'une musique mise en lien. Autant dire que si le podcast musical descend bien du webzine, le coût réel des droits musicaux le condamne le plus souvent à ne rester soit qu'un phénomène de niche où ça parle tranquillement, soit une véritable émission mais alors animée dans un cadre au moins semi-professionnel. Du moins cela continuera-t-il à être le cas tant qu'il n'existera pas de modèle économique où les redevances, nécessaires à une petite révolution comparable à celle des blogs, seraient prises en charge par des partenaires publicitaires et/ou institutionnels.

# Le Prince Club

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Planté dans une aile d'une ferme rénovée du 18<sup>e</sup> siècle à Rixensart, Le Prince Club propose de transformer un concert en expérience live intimiste dans une

ambiance authentique, loin de l'agitation urbaine. Les artistes de la Fédération s'y pressent déjà. Visite guidée quelques jours après l'ouverture des lieux au public.



© FERME DU PRINCE

C'est l'histoire d'un lieu historique et d'un organisateur de concerts ennemi de la routine. Le lieu ? La Ferme du Prince, bâtiment "en carré" avec cour intérieure et dépendances construit en 1736 sur la commune de Rixensart. La bâtisse a été rénovée à plusieurs reprises sans perdre son cachet authentique. Quant à sa situation géographique, elle se joue des contrastes. Entourée de champs agricoles mais installée sur une voie d'accès débouchant, une cinquantaine de mètres plus loin, sur la E411. Plantée à mi-chemin entre la ferveur culturelle de Bruxelles et le désert artistique de Wavre. L'organisateur de concerts, c'est Arnaud De Koninck, CEO de Progress Booking. En vingt-cinq ans de carrière, il a fait jouer des artistes dans toutes les salles de la Fédération Bruxelles-Wallonie. Il est aussi le créateur du Fly Away, ce festival "all inclusive" qui attire chaque automne un public quadra BCBG dans un Club Med' aux infrastructures idylliques. «Voici quelques années, j'ai installé les bureaux de ma société à La Ferme du Prince dont le propriétaire est un ami. Je lui ai ensuite proposé d'aménager une aile en salle de concerts. J'étais amoureux de l'endroit. Mais j'y ai aussi vu une opportunité de me repositionner dans mon métier et d'offrir une proposition musicale alternative, basée sur la proximité, le confort et l'intimité. À vrai dire, je me suis un peu fatigué de la capitale, des concerts de masse ou des tournées qui passent toujours par le même réseau de salles. L'enthousiasme était toujours là, mais il y a forcément des réflexes qui deviennent mécaniques. Il y avait des concerts dont l'organisation se résumait à reprendre un

tableau Excel existant et à en faire un copié/collé en changeant quelques chiffres. »

Le Prince Club a été inauguré cet automne 2021. La salle peut accueillir 170 personnes en configuration debout. Par rapport à d'autres jauges similaires, le Prince Club séduit par la largeur impressionnante de sa scène. Même les Chœurs de l'Armée Rouge ne s'y sentiraient pas à l'étroit. Console son, éclairage, enceintes... Tout le matériel est à demeure. Un bar prolonge la salle. Lors des concerts, le foodtruck d'un restaurant voisin vient se garer dans la cour intérieure. Horeca locale, public local mais pas que... «J'habite moi-même à Bruxelles, à Watermael-Boitsfort. Il me faut dix minutes pour venir ici alors que ça me prend trente minutes pour aller de chez moi au Botanique ou à l'Ancienne Belgique. Le parking est gratuit et illimité chez nous. Il n'y a pas de couvre-feu. D'autres Bruxellois qui habitent en lisière de la Forêt de Soignes comme moi, auront la même analyse. Une soirée concert ne se limite pas à la prestation d'un artiste. Il y a aussi l'atmosphère du lieu, le confort, la convivialité. Tous les artistes que nous avons programmés jusqu'à présent ont terminé la soirée au bar avec les spectateurs. »

Le Prince Club a l'ambition d'organiser entre 40 et 50 concerts par an. La programmation sera pop, rock, indie, jazz, électro, blues... «On vise essentiellement des artistes de la Fédération Bruxelles-Wallonie, mais aussi nos amis néerlandophones. Nicola Testa, Compact Disk Dummies, Charles, Glass Museum, Hugo Barriol figurent à l'agenda de cette saison 2020/2021 et ce n'est que le début. »

# Sounds Jazz Club

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Après cette longue période de disette de concerts et, surtout, tant de bad news, la réouverture du "Sounds", c'est une véri-

table oasis qui se profile pour la musique bleue. Save the date : la grande soirée d'ouverture, ce sera ce 18 novembre !



© ROGER VANTILT

Au numéro 28 de la rue de la Tulipe à Ixelles, les murs sont couverts de photos des musiciens qui ont fait l'Histoire du lieu : Charlie Mariano, Lee Konitz, John Abercrombie, Philip Catherine et des dizaines d'autres qui ont fait la fierté des patrons Sergio et Rosy. C'est aussi là que sont nés le Brussels Jazz Orchestra et Octurn, là que le Conservatoire organisait chaque mois de juin ses examens publics. Autant dire que la fermeture du Sounds, après trente-cinq années de concerts, a été un réel choc dans le monde du jazz. Surtout pour ceux comme Joachim Caffonnette qui y ont fait leurs classes : «J'y ai joué tout le temps depuis mes dix-huit ans. J'y ai développé des projets en résidence grâce à la confiance de Sergio. Le Sounds, c'est un des derniers vrais clubs bruxellois où on a l'opportunité de créer, de faire des rencontres, de jouer tard. » Et lorsque le nouveau propriétaire appelle Joachim, c'est un peu un rêve qui se dessine : «Ma présidence aux Lundis d'Hortense touchait à sa fin, j'ai alors décidé de former un collectif, avec des gens qui me semblaient pouvoir apporter leur expérience : Fanny Di Marco y a travaillé, a bossé pour IGLOO Records, puis au Marni, elle connaît bien la commune d'Ixelles, c'est quelqu'un qui a au départ un réseau bien développé. Puis Emmanuel André qui est un communicateur et est fan de jazz, il avait notamment déjà travaillé sur la com du "Bravo" (un bar jazz qui a tenu quelques temps du côté de la rue Dansaert à Bruxelles, - ndr). » Avec les nouveaux propriétaires - l'asbl Buen Vivir qui défend les droits humains et qui agit en matière de résistance -, il fallait ouvrir de

nouvelles perspectives cohérentes pour le club, aller vers une philosophie basée sur les produits locaux, le bio : «On a signé une convention avec eux qui s'engage à respecter cette logique de circuit court, mais aussi de programmation parce que je ne voulais pas être seul à m'en occuper : on formera un groupe de musiciens et musiciennes qui change tous les trois mois pour s'occuper de la programmation. » L'enthousiasme est réel dans le milieu du jazz et musiciens, musiciennes, journalistes, attaché-e-s de presse, blogueur-euse-s se mobilisent et créent une vraie communauté du jazz. L'objectif est de faire tourner le club quatre soirs par semaine, avec de grands noms (Philip Catherine, David Linx, le BJO, Bert Joris ou Nathalie Loriers y sont déjà annoncé-e-s), mais aussi de proposer des groupes émergents qui y trouveront la possibilité de se développer. Sans parler des synergies déjà mises en place avec les autres acteurs du jazz à Bruxelles : la Jazzstation, les Lundis d'Hortense, Flagey et d'autres opérateurs du jazz se profilent déjà comme des protagonistes actifs d'une harmonie bruxelloise autour de la musique bleue : «On est aussi très content que la commune d'Ixelles soit attachée à ce projet, c'est tout de même un club historique à Bruxelles qui tient depuis tant d'années alors que beaucoup d'autres ont dû fermer leurs portes. » La grande soirée d'ouverture aura lieu le 18 novembre avec Antoine Pierre et Jean-Paul Estiévenart en maîtres de cérémonie. D'ici là, il est toujours possible de soutenir le projet via le crowdfunding sur : [sounds.brussels/donate](https://sounds.brussels/donate).



## Gabrielle Verleyen

Le lac  
Autoproduction

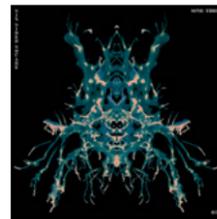
Avec un EP tout de trombone et de chaleur accompagné, Gabrielle Verleyen signe un début en douce fanfare. Il est d'ailleurs difficile, une fois entendu, de se sortir de la tête le morceau *Le renard passe*. Cette comptine vient de la sidération : alors que tout le monde se voit assigner en résidence pour cause de pandémie, un canidé roux et décomplexé déambule dans les rues de Bruxelles, sous les yeux de la chanteuse. Avec cinq autres morceaux, il constitue *Le lac*. Six propositions de voyages.

Cette ex-timide, qui découvre sa voix comme un passeport, s'échappe à Rotterdam pour y intégrer un conservatoire de musiques du monde. Et c'est son propre univers qu'elle se crée, fait d'influences (musique indienne, ou africaine) et d'expériences personnelles : « *Partir à Rotterdam a changé ma vie. J'avais du mal à sortir de la boîte conçue par mon enfance. J'ai eu besoin de ces sept années pour me débarrasser de l'image que ma famille et mes amis avaient construite de moi.* » De ce séjour, il reste des expériences, douloureuses parfois, qu'elle évoque en anglais, par respect pour la langue de celles-ci. Mais quand les choses se vivent ici, c'est en français, bien compréhensible, qu'elle ose les dire : « *Il y a des textes qui me gênent, très intimes, mais j'assume... enfin, je crois.* ». Au fil de cet EP, une cartographie intime et sincère se dessine : celle d'une artiste pas complètement rassurée par ce travail bien fait : « *Comment va-t-on me voir ? Aimera-t-on ce que j'ai fait ? Ces questions, je ne me les étais pas posées pendant l'enregistrement, maintenant oui et ça fait flipper.* ». Elle ne devrait pas. – **JMP**



Tamala  
Lumba  
Muziekpublique

Entre le Belge Wouter Vandenabeele (Ambrozijn, Olla Vogala), le Sénégalais Molla Sylla et Bao Sissoko, parler de fusion serait un peu court : *Lumba* – le grand jour en mandingue – c'est un peu l'humanité réunie, peu importe la géographie et la culture. La voix de Sylla, la kora de Bao, c'est bien sûr l'Afrique mais en version universelle. Il y a aussi ce côté musique de chambre qu'on capte dans *Sira*, par exemple, et l'unisson entre violon et kora. Ce mixage musical, c'est un peu une manière de dire qu'il faut voir les choses autrement, accepter les différences et s'ouvrir au monde. Pour exprimer ce souci de l'humain, la voix prenante de Molla, la technique virtuose de Bao sur la kora et le violon-chanteur de Wouter font merveille. Plusieurs invités étoffent le propos dont l'harmoniciste Olive Vander Bouwede qui donne un accent bluesy à *Picce Mi*. Si le respect pour l'humain et la nature est central dans ce projet, encore fallait-il l'exprimer avec talent : *Hallelujah*, c'est parfaitement réussi ! – **JPG**



Sonic Tides  
Six Sided Square - 1st  
Autoproduction

Après la sortie en juin 2021 du premier single *Foreseen Failure* vite suivi d'un deuxième, *The Grass Grows* en juillet 2021, Sonic Tides balance aujourd'hui l'entière de son premier EP intitulé *Six Sided Square - 1st*. Sonic Tides est un projet liégeois créé par cinq musiciens provenant de backgrounds musicaux différents et qui ont, comme beaucoup d'autres, profité du confinement pour se réfugier dans la musique, composer et sortir des morceaux. Le titre de cet EP porte plutôt bien son nom puisque, comme un carré à six côtés, l'originalité et le non-conformisme sont de mise. Un joyeux bazar tantôt révolté et anarchiste, tantôt sage et mélodieux, dans lequel tout semble cousu et attendu et pourtant si vite décousu et inattendu. On navigue ici quelque part entre noise rock, rock alternatif et psyché-

délique. Sonic Tides se développe au beau milieu d'un univers expérimental et il en explore les moindres recoins avec la voix, les sons, les vitesses, etc. Quatre morceaux, plus une intro, qui démontrent toute l'étendue des possibilités du groupe dans un ensemble qui tient la route. – **IB**



High Jinks Delegation  
One For The Road  
Cocou Label

Vous les avez peut-être déjà croisés aux détours d'une scène de Wallonie (ou d'ailleurs), le combo est un habitué des festivals folk, rencontres trad "américaines", fêtes de la musique et autres centres culturels. Ce "dernier pour la route" fait suite à un premier album sorti il y a trois ans déjà et qui était constitué de reprises de traditionnels americana. Si HJD n'a pas abandonné la recette et le répertoire jugband / ragtime, il a cependant monté cette fois-ci sa propre sauce puisqu'ils livrent ici 13 compositions originales où il est question de whisky (*Whisky*), de rivières et de grands espaces (*Johnson River*) ou de trains de passagers clandestins (*Stowaway Train*) : des "sujets" typiques de cette culture. Aux instruments plutôt DIY (washboard ou contrebasse) s'adjoignent batterie, harmonica, banjo ou guitare électrique (sur le très réussi *Lost My Soul*) mais aussi des cuivres (*Feed You*) ou encore un violon ou une clarinette (*The Rabbit Song*). Un album aux arrangements bien pensés, sautillant et à la bonne humeur communicative. – **FXD**



Nicolas Michaux  
Les Chutes  
Capitaine Records

Un an après *Amour Colère*, considéré par beaucoup – et à raison – comme l'un des meilleurs disques belges de 2021, son auteur Nicolas Michaux en propose *Les Chutes*. « *Un titre d'album ironiquement dépréciatif pour rappeler qu'on reste dans quelque chose de très humble, commente-t-il. C'est un peu l'épisode 2 d'Amour Colère avec des "vilains petits canards" qui n'avaient pas trouvé leur place dans la tracklist, faute de cases déjà remplies ou de redondances, et prennent aujourd'hui leur revanche. Les morceaux qui figurent sur Les Chutes offrent la même proposition qu'Amour Colère. Nous sommes dans une esthétique identique. J'avais envie que le livre soit complet et je souhaitais aussi montrer ma manière de travailler au travers de démos acoustiques et de versions live.* » *Les Chutes* offrent quatre titres inédits, dont le magnifique *Amusement Park*, ballade rock qui nous interroge sur notre rapport à l'Autre, à la nature et « *à un monde menacé d'une destruction se cachant sous les apparences du progrès et où le travail de l'ombre semble la seule issue.* » Nicolas Michaux y ajoute les ébauches de *Nos Retrouvailles* et *Harvesters* ainsi que les versions live des titres *Amour Colère*, *Parrot* et *Enemies*. « *Ces sessions live ont été faites à la Free House. C'est la première fois qu'on jouait les morceaux de l'album avec le groupe qui m'accompagne The Soldiers Of Love. C'était jouissif.* » Une épiphanie. – **LL**



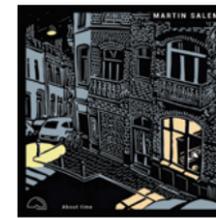
Claude Ledoux,  
Nao Momitani  
Japanese e-mails  
Cypres

La pianiste japonaise Nao Momitani rêvait de célébrer les œuvres du compositeur Claude Ledoux, dont elle partage la vie depuis 20 ans. Mais en gravant ces huit pièces pour piano solo, composées entre 1994 et 2017, elle signe bien davantage que ce qu'elle appelle trop modestement son "cadeau". Ce qu'elle fête ici, au-delà de l'hymne à l'amour, c'est la puissance inspirante d'un entre-deux culturel où chacun enrichit son propre imaginaire d'un univers qui n'est pas le sien. De quoi nourrir la « *condition joyeuse d'être humain* », souligne Ledoux dans un livret dont on goûtera la dimension philosophique. Car le sacre de cette altérité universelle, précise-t-il, exige d'abord d'entrer en résistance contre ce que Gilles Deleuze appelait les mots d'ordre du quotidien. "Communiquer" est, aujourd'hui, l'un de ces diktats que l'on assène à tout crin, déléguant à l'email un rôle essentiel. Or, déplore Ledoux, « *un blanc d'écran rempli à la va-vite dans l'espoir d'une réponse immédiate ainsi que des besoins d'échanges binaires trop frénétiques finissent par rendre le proche et l'intime de plus en plus lointain.* » D'où le titre a priori étonnant de ce CD, *Japanese e-mails* – pièces qu'il composa entre 2015 et 2017 –, et qu'il faut au contraire prendre pour une invitation à la redécouverte de la lenteur. Tel est le prix d'un partage authentique tel que le vivent Nao et Claude, source d'une inspiration créatrice aux accents parfois japonisants autant que d'une interprétation qui séduit dès les premières mesures par sa puissance évocatrice. Hors du temps... – **SR**



Absynth  
Plèbe 2178  
Southcave Records

*Pigs, Dogs & Whatever You Want...* oui, ça démarre très fort avec cette longue plage, presque instrumentale, de 10'30 d'un stoner doom bien plus violent encore que celui de groupes "mythiques" comme Cathedral ou Sleep. C'est stoner par la puissance des guitares, avec des riffs fuzz bien dark et des tempo bien lourds. C'est doom par la voix, rare mais pas discrète, caverneuse et très (trop) spooky. L'album oscille entre ambiances planantes un peu bluesy enchaînées de riffs tantôt cinglants, tantôt heavy (*PCP* ou *Black Land Ritual*), plages totalement psychédélicques (*Gasp*) et compos stoner doom pur jus (*Heroin Hero*). Des solos concis et point trop démonstratifs ponctuent puissamment certains titres comme *Black Land Ritual*, tandis que des touches de synthé "spatial" viennent donner une coloration Sci-Fi. *Plèbe 2178*, ce sont 7 plages (presque 1 heure) ficelées par une production au son énorme, une des grandes réussites du 1<sup>er</sup> album de ce groupe originaire de Charleroi qui ne comptait jusqu'alors qu'un seul EP à son actif. – **FXD**



Martin Salemi  
About Time  
Igloo Records

Est-ce à cause de ce long confinement si la musique du pianiste Martin Salemi semble, sur ce très beau disque à l'ambiance feutrée, si réfléchi et inquiète à la fois ? Il émane un parfum de nostalgie et d'introspection au long de ces 7 titres qui interrogent le temps qui, une fois passe trop vite, une fois reste en suspens ou finalement, s'étire sans fin. Si l'album est relativement court, les mélodies prennent le temps de se développer. C'est là tout le paradoxe, la magie et le charme d'*About Time*. Le trio s'enivre de jolies compositions où la mélodie est primordiale. Le phrasé léger et élégant de Salemi est soutenu par un drumming chaleureux, principalement joué aux balais (Daniel Jonkers) et une contrebasse aussi

moelleuse que ferme (Boris Schmidt). Cette musique crépusculaire plonge l'auditeur dans une légère torpeur dont il est difficile de sortir. Et la musique prend tout son temps. – **JP**



Delta  
Genre humain  
BMG / Universal Music Belgium

4 ans après *À ciel ouvert*, leur premier album, et 9 mois après avoir proposé les singles *Nirvana* suivi de *En fait*, le duo bruxellois revient avec *Genre humain* dans les bacs depuis le 1<sup>er</sup> octobre. Entre pop chaloupée et "feel good songs", Ben et Julien vont à coup sûr faire danser les foules au son des titres accrocheurs de cet album. Même si Delta a trouvé le temps long en cette période compliquée, ils ont poursuivi leurs collaborations (Amir, Asa, Florent Pagny...) avec d'autres artistes français comme Yannick Noah ou Kimberose. Musicalement, la symbiose du duo est encore plus évidente et le mélange électro/acoustique fonctionne. Résultat : 12 plages radio-phoniques beaucoup plus rythmées que sur leur 1<sup>er</sup> album. Et pour la petite histoire, *Genre humain* est aussi une chanson, non publiée sur l'album. – **JPL**



Mazima  
L'envol  
Autoproduction

On reconnaît bien la patte de Marie-Rose Maye, la voix de Lili des Déménageurs, dans ce conte poétique déroulé en 12 chansons, notamment dans le texte et le phrasé des *mouskinis* qu'on aurait bien imaginé sur un album des précitées stars de la chanson jeune public. Mais ce serait sans compter le talent d'Esinam (Dogbatse) qui apporte ici toute une coloration afro-soul (jazzy) à ce disque. Chanson pour enfants ? Oui mais pas seulement car la compositrice flûtiste a vraiment voulu créer une musique à vocation plus universelle, avec un niveau de lecture musical plus élevé que dans les productions habituelles destinées aux plus petits. *L'envol*, c'est aussi un livre-audio illustré par la dessinatrice Véronique Hidalgo. Un chouette disque-objet à mettre entre toutes les oreilles. – **FXD**



## Schumann – Liszt

Jean-Claude Vanden Eynden  
Le palais des dégustateurs

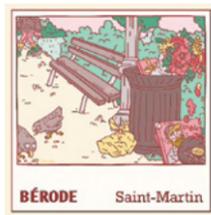
Jean-Claude Vanden Eynden est un sage. Et un homme de goût. Sa lecture de la *Fantaisie op.17* de Schumann et, plus encore, celle de la *Grande sonate* de Liszt en si mineur op. 178, œuvres qu'il associe sur son nouveau CD, s'écarte de l'air du temps. Il ne s'en cache pas. « *Sous prétexte de romantisme, nous confie-t-il, ce répertoire est trop souvent défendu à l'heure actuelle avec une vigueur, voire une agressivité qui me paraissent excessives. Comme s'il fallait à tout prix rendre ces pièces clinquantes.* » À l'image d'une société qui ne conçoit plus la Culture, fut-elle classique, sans une bonne dose de spectacle ? « *Je le crains. La jeune génération de pianistes me semble en faire parfois un peu trop. Il n'est pas nécessaire de souligner à gros traits rouges de telles partitions. Ce n'est pas mon choix en tout cas.* » Et de plaider pour une approche « plus raisonnable », plus proche en somme du romantisme 19<sup>e</sup> tel qu'il se suffisait à lui-même. Ce qui n'exclut en rien le brio et la virtuosité, comme le démontre Vanden Eynden avec sa façon toute personnelle et combien nourrissante de servir ces deux œuvres légendaires. Mais aussi de les honorer, de la même manière que Liszt et Schumann – qui n'étaient pas franchement amis... – se respectèrent en se dédiant l'un à l'autre les deux pièces réunies ici. L'interprétation de Vanden Eynden, par sa justesse sans emphase, célèbre la musique. Parce qu'elle se suffit à elle-même. – **SR**



## Elvin Byrds

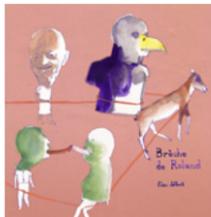
Togetherness  
Autoproduction

2 ans après *Riot*, Renaud Ledru est de retour sous le pseudo Elvin Byrds. Le chanteur et compositeur d'Alaska Gold Rush est féru de folk music et elle le lui rend bien. Cet amoureux de Neil Young et de Dylan a sorti début octobre *Togetherness* son 2<sup>e</sup> EP en solo : « *J'ai toujours eu des projets à côté d'Alaska Gold Rush car j'aime le concept des chansons guitare/voix qui vivent toutes seules. Elvin Byrds est né au moment où je me suis consacré entièrement à la musique.* » Un album qui joue sur l'intensité en passant de moments calmes à des moments plus soutenus comme sur *Water*, la plage d'ouverture, qui monte en puissance sonore grâce à l'harmonica. « *Musicalement je trouvais intéressant de rajouter des instruments, des bruits comme la pluie et le vent pour un peu habiller les morceaux.* » C'est aussi le cas sur *Colorblind* démarant dans une ambiance pluvieuse puis interrompu sur la fin par le bruit d'un enregistreur à bandes diffusant un ancien titre, une mise en abîme et un clin d'œil aux conditions de l'enregistrement. « *C'est la première fois que j'enregistrais tout moi-même, chez moi, dans mon cocon avec cette atmosphère chaleureuse. Cela m'a permis de capturer les chansons au moment opportun, dans de bonnes dispositions.* » La subtilité des arpèges, la maîtrise et la chaleur de la voix font de *Togetherness* un voyage hors du temps parsemé de tranches de vie. – **JPL**



Bérode  
Saint-Martin  
Autoproduction

Side project de Quentin Maquet (Dalton Telegramme), Bérode traîne sa gouaille, accompagné par Remi Rotsaert, depuis quelques singles déjà (*Lâcher l'échelle*, *Zippo*). Léger changement de formule, les trois titres de ce *Saint-Martin* s'éloignent un peu de la veine folk americana (mais toujours en français!) à laquelle il nous avait habitué et qu'il vient pimenter / arranger d'instruments moins présents sur les titres qu'on avait pu écouter jusqu'à présent : guitare électrique saturée (*Prestige*) touches funky (*Faux pas*), quelques cuivres, quelques chœurs féminins aussi, ce qui fait parfois songer à du Calexico ou à du Iron & Wine frenchy (et à plein d'autres choses aussi). Bref, 3 titres, c'est bien trop court mais cela augure quand même de belles choses à venir. – **FXD**

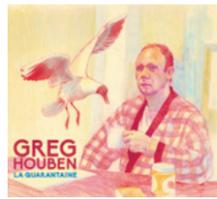


Brèche de Roland  
fin : début  
dear.deer records

La légende mettant en scène le neveu de Charlemagne, son épée et sa colère, ne nous ont pas préparés à l'expérience auditive de ce projet éponyme de Coraline Gaye. Et ce n'est pas bien grave, car il n'est nul besoin d'être calé en randonnée alpine ou en géographie des Hautes Pyrénées pour l'accompagner dans la balade sonore qu'elle nous propose. Une promenade lors de laquelle une voix semble se rendre à l'évidence de ses propos, sans effet, comme si elle savait la fragilité de l'équilibre entre le trop et le pas assez. Les six morceaux de ce *fin : début* sont faits de mélodies riches et de paroles qui ont la générosité d'en dire assez pour nous lancer dans un voyage qu'elles nous laissent faire, par élégance, seul.e. C'est à une sorte de randonnée en solitaire, mais accompagnée, à laquelle la

**Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.bo](http://larsonmag.bo)**

bienveillante équipe de Brèche de Roland nous convie. Quand est-ce qu'on part ? – **JMP**



Greg Houben  
La quarantaine  
Allume la mèche

Chez Greg Houben, tout est souvent poésie, humour, second degré et double sens. *La Quarantaine* n'y déroge pas. Ce nouvel album du chanteur trompettiste fait autant référence à cette maudite pandémie qui obligea tout le monde à se cloîtrer et ruminer, qu'à cet âge mûr qui fait se poser des questions sur le couple, les amours, la société ou le temps qui fuit. Sous des airs tendres et des musiques insouciantes, presque légères, Greg balance des vérités grinçantes, pose des questions franches et lâche des mots crus, parfois durs, avec une candeur désarmante. Il chante d'une voix veloutée, le sourire en coin, les travers bourgeois (*Il ne nous arrivera rien*), les fils à papa (*Le petit hacker*), les aveux de faiblesse (*L'homme à tout faire*, *Bricoler*, *Rien nulle part*). Il chante l'humour au bord du désespoir (ou inversement). Bien sûr, on pense à Fersen, Areski, Albin de la Simone ou encore Bourvil duquel il reprend délicieusement *Le petit bal perdu*. Mais c'est du Houben. Sincèrement, singulièrement, totalement et tout se dit entre un sourire et une larme. Un petit bijou. – **JP**

4x4



## Bakari

TEXTE : NICOLAS CAPART PHOTO : NJAHEUT GILLES VALER

Fort d'un 3<sup>e</sup> volet de la série d'EP intitulée *Sur écoute*, Bakari était de passage dans la capitale, fin octobre, pour quelques concerts. L'occasion de parler musique, en attendant le 1<sup>er</sup> véritable album de ce rappeur liégeois... qui monte.



Habib Koité,  
Mali Ba sur l'album *Afriki*  
(2007)

La manière dont j'ai découvert cet artiste est un peu particulière. Le premier ordinateur que mon père nous a acheté fonctionnait sous Windows Vista et deux titres de Habib Koité faisaient partie des sons et des morceaux fournis par défaut avec le logiciel. Habib, c'est quelqu'un dans la musique africaine ! Pour avoir une idée de sa notoriété, disons qu'il s'assoit

tranquillement à la même table que Salif Keïta. J'aurais pu choisir un artiste de mes origines, rwandais ou congolais, mais Habib Koité est vraiment un chanteur qui m'a marqué depuis que je suis tout petit et qui m'accompagne depuis. Il est moins dans le côté festif de Koffi Olomidé par exemple, plutôt dans une mélancolie qui résonne plus avec mon projet.



Young Thug (feat. Gunna)  
Recognize Real sur l'album *Punk*  
(2021)

J'écoute pas mal de rap américain et ce morceau de Young Thug avec Gunna a bien tourné dans mon casque récemment. Il est issu de son dernier projet, que j'ai particulièrement apprécié. Comme souvent avec lui, la production est très légère et c'est ce qui me plaît. On pourrait même parler d'instrumentaux minimalistes tant il y a peu d'éléments :

un riff de guitare, une petite basse, quelques kicks, pas plus... Puis la voix de Young Thug vient se superposer à l'ensemble et relie tout comme par magie. Il s'en sert littéralement comme d'un instrument supplémentaire. Son rap est toujours chantant et mélodique et il utilise l'autotune d'une manière singulière, c'est l'un des meilleurs à le faire.



Bob Marley  
Redemption Song sur l'album *Uprising*  
(1980)

Si j'ai choisi Bob Marley et cette chanson en particulier, c'est avant tout pour le texte, les paroles et même la thématique de *Redemption Song*. Elle dénonce le monde capitaliste et encourage à s'en défaire mais, surtout, elle traite d'éveil spirituel, ce qui me parle énormément. Cela reste important pour moi que la musique porte un propos et Bob Marley est, à mon

sens, l'exemple le plus criant de musique engagée. Il en va de même de mes goûts en matière de hip-hop et, par conséquent, cela guide ma plume et imprègne le rap que je fais. Quand j'écoute un rappeur, j'ai besoin qu'il me parle, qu'il me raconte une histoire... De savoir qui tu es, ce qui t'animes, pourquoi t'es triste ou pourquoi t'es heureux... Je veux savoir.



Jacques Brel  
Le Moribond  
(1961)

Ce que j'adore dans cette chanson, c'est la manière d'ironiser. Tout s'écroule autour du narrateur, il va mourir, sa femme le trompe... Il sait tout ça et il s'en moque. Cette manière d'aborder des sujets et des thématiques parfois plus graves sur ce ton-là, sourire en coin, me convient parfaitement. Et j'aime en user dans mon travail d'écriture. Aborder parfois le pire

mais sur une mélodie qui permet à la pilule de passer. La variété et la chanson française font partie de mon parcours musical, car j'en ai beaucoup écouté via ma mère. Mike Brant, Céline Dion, Francis Cabrel, Grégory Lemarchal, Renaud. Ma mère venait du bled, elle est arrivée ici, a découvert la Star Ac' et elle a pétié les plombs (*rires*). Tous les vendredis.

## Front

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Alors que le groupe est à nouveau en tournée mondiale, 40 ans après ses débuts, retour sur la période sans doute la plus folle de son existence, en tous cas



Front 242, Front by Front (1988)

« **O**n a commencé en 1981. Moins de cinq ans plus tard, on était déjà aux States, même si alors toujours largement inconnus au bataillon en Belgique, carrément snobés par les gros médias », nous expliquait il y a déjà quelques années Patrick Codenys, au cours d'un long entretien rétrospectif destiné à un livre sur la musique électronique belge finalement avorté. « En 1984, on jouait en première partie de Ministry, qui était alors un groupe de pop new-wave. Le chanteur Al Jourgensen venait nous voir TOUS les soirs et il en a bien pris de la graine ! » De fait, les Ministry, sous l'influence belge, allaient rapidement se transformer en démons de l'électro-métal trash et eux-mêmes donner des idées aux White Zombie, Marilyn Manson et autres Nine Inch Nails alors émergents. « Nos débuts en Amérique, c'était cocasse. On avait ce public de punks, de blacks, d'homos, de curieux. Les jetés, les junkies, tous les malades. Quasi pas de femmes. Surtout à Chicago et dans les grandes villes. C'est là qu'on a démarré, portés par la faune urbaine, celle qui fait que des mouvements underground se mettent à marcher. Le public gothique, électro et industriel n'était pas encore là. En fait, on se faisait même encore souvent traiter de faiseurs de disco, "entre Throbbing Gristle et Donna Summer", pour reprendre une critique qui nous avait bien fait marrer ! »

Front 242 a toujours été un groupe à concepts. À leurs débuts, ils se disaient principalement influencés par l'architecture et le cinéma. Cela passait pour très pédant, bien qu'au fond logique : en musique électronique, tout se décompose en trames et en séquences... comme en architecture ! Et puis le cinéma, c'était surtout parce qu'ils samplaient des bouts de films et d'émissions vues à la télévision. Une autre marotte des Bruxellois, c'est que Daniel Bressanutti ne joue jamais sur scène mais « fait une sorte de travail

## 242

la plus culte : les années 80, quand les Bruxellois influençaient des célébrités américaines et refusaient de devenir le nouveau Frankie Goes To Hollywood !



Front 242, Tyranny &gt; For You &lt; (1991)

de disc-jockey », derrière la console technique, dans la salle, au milieu du public. Selon Codenys, « l'idée est celle d'un contrôle total, que même un mec du groupe soit aux commandes finales. Après, c'est un cercle. Tu arrives sur scène, tu m'as moi, Patrick, aux machines, humain mais plutôt statique. Tu passes ensuite à Jean-Luc (De Meyer), qui chante et bouge, sans jouer d'instruments. Ensuite, on a Richard 23, le performer, l'élément le plus incontrôlable, contestable même. Il a ses percussions, il chante, il bouge dans tous les sens. Il insulte le public. Après, le cercle se referme et on en revient à Daniel. Si Daniel éteint tout, c'est fini. C'est une articulation très pensée et elle nous a fait rencontrer beaucoup d'opposition. Pour tout un tas de gens, si nous n'avions ni batteur (ils en ont eu depuis !, - ndlr), ni guitares, nous n'étions tout simplement pas un groupe mais du play-back ! »

Prestations scéniques époustouflantes, réputation sulfureuse, disques qui tapent dru : ça ne laisse personne de marbre. Front 242 est soit adulé, soit méprisé, voire même haï puisque perçu comme fasciste (mais plutôt Ecolo, en réalité). Alors considérée comme pas toujours très adroite sur disque, leur musique ne passe pas sur les stations nationales mais elle bénéficie du soutien des radios libres flamandes, en plein essor à cette époque, et de l'engouement de journalistes issus d'une presse musicale encore très prescriptive. Le groupe se fait également pionnier dans ce que Patrick Codenys appelle le "marketing de maquis", maquillant avec véhémence le mobilier urbain d'autocollants 242. Encore un concept que ce logo : les gars se revendiquent travailler sur le mode de l'entreprise, l'entité 242 primant sur leurs égos respectifs. Ce qui n'est jamais qu'une énième variation de l'anonymat des Residents mais aussi de celle de certains DJ's à venir. Et de Daft Punk ?



E-Tropolis Festival 2017

© MARKUS FELIX

En 1984-85, l'aventure prend une ampleur inédite. Front 242 est le premier groupe "alternatif" de Belgique à exporter, sinon massivement (les ventes resteront toujours relativement modestes), du moins à considérablement influencer sur l'histoire musicale globale. Dans la foulée de l'album *No Comment* sort en effet *Politics Of Pressure* (1985), un EP au son considérablement gonflé et maîtrisé, aux compositions très répétitives, dansantes. Le disque contient 3 gros cartons de discothèques : *Commando Remix*, *No Shuffle* et *Funkhadafi*. Front sort pour le coup encore un nouveau concept de la poche revolver de son gilet pare-balles. Ce qu'ils font, ils vont désormais appeler ça de l'electronic body music (EBM pour les fainéants). Ça part un peu comme un truc pour faire mousser les journalistes. À vrai dire, ils ne l'ont même pas inventé. C'est le duo allemand D.A.F. qui a parlé en premier de "körpermuzik" pour décrire son approche des synthés ; plus physique qu'intellectuelle en studio, carrément violente sur scène.

Des electronic body musicians, on en voit alors très vite apparaître en Angleterre (Nizter Ebb), au Canada (Front Line Assembly, Skinny Puppy...), dans les pays de l'Est (Borghesia) et puis bien évidemment en Belgique (Parade Ground...), en Scandinavie et en Allemagne (Die Krupps). Parmi ces myriades de clones et de suiveurs, certains projets réussissent parfois à garder une personnalité propre, souvent plus gothique et industrielle que Front 242, dont la musique était alors plus essentiellement répétitive et dansante, annonciatrice de la techno. En fait, les quatre bruxellois avaient beau se la jouer gros durs, ils étaient plus accessibles que beaucoup de leurs disciples. Encore plus accessible, « sorte de version barrée de Depeche Mode », l'album *Official Version* sort en 1987. Plus ou moins à la même époque, le groupe est aussi approché par ZTT, le label de Trevor Horn, à la recherche d'un second

souffle après la folie Frankie Goes To Hollywood. Évoquer ce souvenir les fait toujours autant marrer : ils ont trouvé les Anglais pédants, leurs conditions débiles et puis surtout, l'un d'eux avait marché dans une crotte de chien et en a tapissé par mégarde les coûteuses moquettes des locaux du label. Humour belge.

C'est en 1988 que Front orbite définitivement. L'année de leur plus gros tube, *Headhunter*, depuis remixé des dizaines de fois. Ça tourne à mort au Boccaccio, dans les boîtes aciid, les bars gay, les boutiques gothiques... L'image du groupe s'humanise. *Welcome To Paradise*, un morceau très agressif où sont tripatouillés des samples de discours évangélistes, devient un tube dans les confréries mormones. « No sex until marriage ! » Les grenouilles de bénitiers de l'Utah n'ont pas vraiment capté le second degré, la charge critique. Cette année-là, Front est très fédérateur, rassemblant bien au-delà des habituelles chapelles musicales lui ayant voué un culte avant et après cette heure de grande gloire. Une rumeur fausse mais tenace les dit même à Hollywood en train de travailler sur la bande originale de la suite de *Blade Runner*. Patrick Codenys : « Fin 80, on faisait partie d'un mouvement reconnu au niveau européen, dans les pays scandinaves, aux États-Unis... *Headhunter*, on en a même vendus au Brésil ! On voyait beaucoup de jeunes Suédois et de jeunes Anglais débarquer à Bruxelles, s'imaginant trouver un équivalent de *King's Road* où acheter des t-shirts de Front ou de *Neon Judgement* (leurs principaux rivaux, plus rock, - ndlr) mais ça n'existait pas, des magasins et des endroits spécialisés. En Belgique, on n'a jamais eu cette culture de l'emballage. Un Anglais, tu lui donnes Front, il t'en vend 10.000 dès le lendemain. En Belgique, les gens sont humbles à un point qui frise la médiocrité. On se déprécie. C'est une tare, on a tous ça en nous et nous, on n'a pas échappé à cette règle ! »

# Ostende bonjour

TEXTE ET IMAGE : JEAN-MARC PANIS

En hiver 1960, Léo Ferré posait cette question existentielle : « *Ni gris ni vert, comme à Ostende et comme*

*partout, on se demande si ça vaut le coup ? Allons voir à Ostende si c'est le cas.*



Sur la digue, la salle de l'institution culturelle KAAP, active à Ostende mais aussi à Bruges.

Un ciel bas s'unit aux eaux de la mer du Nord pour former un camaïeu de gris très "brelien" : Ostende ne prend pas la peine de faire semblant d'être la Côte d'Azur et ça lui va bien. Ce spectacle ostendais représente sans doute ce qu'il y a de plus proche du romantisme belge, comme le précise si bien Daan : « *En Belgique, on se fout pas mal des frontières qui nous séparent de l'Allemagne, de la France ou des Pays-bas. La seule qui a de la gueule, c'est celle de la mer du Nord.* » Qui lui donnerait tort ?

Chaussée de Nieupoort, un grand type chauve en bleu de travail ouvre pour nous la porte de sa maison / atelier. Le lieu est à l'image de son propriétaire : foutraque et génial. Peter Van Heirsele, alias Herr Seele, est une légende vivante. Après des études de restaurateur et d'accordeur de piano au Pays de Galles, le jeune punk, futur cocréateur avec son pote Kamagurka de Cow-Boy Henk, débarque à Ostende. Nous sommes au tout début des années 80. Il n'en bougera plus. Un témoin parfait : « *Quand j'ai débarqué à Ostende, j'ai senti un vent de liberté. Il y a ici un mélange d'humour et de vulgarité qu'on retrouve dans les chansons populaires, dont je raffole !* »

Le jovial peintre, qui exhibe fièrement un 45 tours de Lucy Loes ou de Lucy Monty, deux reines des chansons pour marins, sait pourquoi cette ville chante : « *Ostende, c'est avant tout un port. Et le port, par nature, est très musical. Vous y trouvez des marins, venus de partout, avec leur accordéon.* »

## Ici on parlait cinq langues

Ostende a une riche histoire musicale, c'est bien connu. Les stars se sont ruées pour venir jouer dans l'emblématique Kuursal, le casino sur la plage, et on se souvient que Marvin Gaye a passé dix-huit mois rédempteurs à Ostende, pour sortir de la dépression et accoucher du hit de la renaissance : *Sexual Healing*.

Une ambiance propice à une musique pas comme les autres, où le flow du rap côtoie des ambiances à la Spain (Madsin aka Johnny Favourite), où la soul la plus décomplexée donne des ailes à des powerbands malins (Mystère), où les "métalleux" se laissent aller

(Mother), où un type à la maigreur flippante fait sonner sa guitare comme Johnny Cash (feu Willy Willy). Bref, un endroit où naît une musique qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Une musique prisée, comme s'en souvient Arno, qui aime à rappeler à qui veut bien l'entendre qu'il est un "Ostendu" : « *Fin des années 60, on venait d'Angleterre, de Lille, de Bruxelles ou d'Anvers pour profiter de la liberté locale, entre bordels et tolérance.* »

Il y a définitivement un truc à Ostende qui, comme un aimant, a attiré Marx, Einstein, Brel ou Marvin Gaye. Ça a peut-être à voir avec la langue, ou avec les langues, comme le précise Arno : « *Ici, on parlait cinq langues : l'Anglais, le Français, l'Allemand, le Néerlandais et puis l'Ostendais, sorte de mélange d'Anglais et de Français. Pour dire bouteille, On ne dit pas fles, mais bottle.* »

## Frontal mais sympo

Les Courtraisiens ont fait de Mickael Karkousse leur fierté nationale. Pourtant, le frontman de Goose a une longue histoire d'amour avec la ville de James Ensor : « *Ma grand-mère tenait un magasin centenaire à Ostende. J'y passais tous mes week-ends, et les vacances aussi. Lors du Carnaval, le magasin vendait des costumes. J'avais six ou sept ans, c'était une fête incroyable, les gens venaient de partout pour y assister. Je me déguisais et me mettais dans la vitrine... mon premier podium ! C'est sans doute là qu'est né mon goût pour le spectacle (rires).* »

Aujourd'hui, Mickael Karkousse tente de définir l'esprit ostendais : « *Sous une couche de vernis touristique, cette ville a une âme très particulière. Les Ostendais ont un caractère bien trempé, on dit "koppig", ça veut dire super tête. L'Ostendais est frontal mais sympo. J'ai tourné le clip de mon projet solo à Ostende, avec des jeunes d'ici ! Ils se foutent de tout, mais ils sont super gentils. Tu ne trouves ça nulle part ailleurs.* »

## Quitter la mer, revenir à Ostende

Pourtant, la "Reine des plages" peine à se positionner sur l'échiquier culturel belge contemporain. Le parcours de Ziggy Devriendt est

## Les pharos d'Ostende

### Do Grote Post

Dans le très impressionnant bâtiment des anciennes PTT (comme le nom l'indique), le Grote Post, c'est une salle de concert, des locaux de répétition, d'enregistrement, un café. Bref, tout ce qu'il faut pour faire éclore la musique aujourd'hui.

### Lo Lafagotto

Marvin Gaye, s'il était encore des nôtres, finirait sans doute dans le confort jazzy de ce café-concert, où soul et jazz se marient dans le soir feutré d'Ostende. Idéal quand la tempête tonne et rage à l'extérieur.

### 't Kroogsjo

C'est dans ce très vieux café que la mama de Herr Seele, le cocréateur de Cow-boy Henk, refaisait le

monde entre deux chansons de marins et des propos existentialistes, tout de noir vêtue. C'est encore possible aujourd'hui.

### Rotro Shack

C'est la formule gagnante du moment : un café barista, un lieu accueillant et un patron charmant. Ah oui, et surtout : des vinyles d'occasion. Une étape sur la route des caricoles et des pannekoekes.

### KAAP

C'est l'institution culturelle, qui jette des ponts entre Ostende et Bruges au travers d'une maison de disques et d'une série de lieux. Sur la digue, le KAAP vous dorlotera à grand renfort de couques et de chocolat chauds mais aussi de petites jams sessions.

révélateur de ce syndrome côtier. Sous le pseudo de Nosedrip, le jeune ostendais est devenu un des pourvoyeurs de musiques les plus excitants du moment. Avec Stroom, il réédite des vinyles mythiques et avec sa page mixcloud, aux ambiances plus que stimulantes, il ouvre portes, oreilles et cœurs de dizaine de milliers d'heureux auditeurs. Mais voilà, le fils prodige d'Ostende a dû s'en exiler pour mieux y revenir : « *La mer comme horizon, c'est un peu court. Ici, il n'y avait et il n'y a toujours pas grand-chose à faire. J'ai fui Ostende à 18 ans. J'y suis revenu presque par hasard quelques années plus tard. C'est maintenant ma maison et j'y suis bien. L'horizontalité mélancolique me chouchoute et les loyers font pareil (rires).* »

La côte belge aurait-elle du mal à retenir ses jeunes ? C'est ce que semble dire une autre star flamande. Boudy Verleye, aka Brihang, le plus arty des rappeurs belges, vient de Knokke, qu'il a quitté lui aussi : « *Je suis parti étudier à Gand, où j'ai appris énormément, y compris à être moi-même. Mais cet éloignement m'a fait saisir toute la beauté de la côte. La mer, je la voyais, c'était juste un décor. Maintenant je la regarde et je sais l'aimer.* » Son magnifique clip *Ver Weg*, tourné en plan séquence sur notre littoral, ne dit que ça. Mais Brihang va plus loin : « *Être artiste sur la côte n'est pas simple... il y a quelques galeries à Knokke, mais elles sont tellement orientées pognon et business que ça ne suffit pas. Tout y est si policé, tout le monde se ressemble. En fait, comme les mouettes à Bruxelles (où il habite maintenant, - ndr) les artistes de la Côte se rassemblent à Ostende !* »

## Ancienno posto et nouveau départ

Stefan Tanghe veut croire que cette nuée d'artistes pourra nicher de façon pérenne à Ostende. Depuis 2013, il dirige le Grote Post. Mélant salles, studio (les légendaires Ostendais de The Van Jets y ont enregistré leur dernier album), scène et café, ce Centre culturel fait revivre le bâtiment, vibrant représentant de l'architecture post-moderniste des anciennes PTT. L'Ostendais, qui a déjà fait des miracles avec le festival Theater Aan Zee, y croit : « *Ça fait huit*

## Les sons d'Ostende

### The Van Jets

Sans doute la valeur historique la plus sûre de la pop made in Ostende devenue planétaire. Depuis 2007, leurs compositions ciselées et prétendues désinvoltes font mouche. Si les Balthazar devaient se trouver des grands frères, ce seraient sans doute les Van Jets.

### Marvin Gago

C'est devenu légendaire : l'album *Midnight Love*, symbole de résurrection de Gaye en gourou funky voire disco, a été écrit lors de ses 18 mois de convalescence ostendaise, en 1981. À l'ombre de l'énorme *Sexual Healing*, la sobriété soul de *Turn On Some Music* fait un bien fou.

### Kloino Sandors

Pour la blague, mais aussi pour comprendre le jeu d'Ostende : les rappeurs (ex-Belgium' got talent) jouent des références cottières : filets de poisson, kermesse et patois se mêlent aux caméos de l'ex-bourgmestre Johan Vande Lanotte et de l'ex-danseur de dEUS, l'acteur Sam Louwyck, qui viennent donner un peu de crédibilité et de décalage à cet effort promotionnel pour sortir Ostende de l'anonymat culturel.

### Mother

Les frères Tuur et Toen Soete pratiquent un métal malin qui, par moments, nous emmène sur les pistes (brouillées) de leurs cousins d'outre-mer du nord Mogwai. Ils le disent eux-mêmes : « *Laissons le public juger de la musique qu'on fait.* » Bonne chance pour étiqueter ces musiciens libres et sauvages.

### Stroom TV

Le projet du très partageur Nosedrip est protéiforme. Un label de ré-issues de musiques injustement méconnues, anciennes ou modernes, une page Mixcloud qui fait voyager et une activité de DJ ouvreur d'horizons. Si Ostende avait besoin d'un "tour opérateur" des sentiments par l'acoustique, ce serait lui.

### Mickael Karkousse

Il n'y a pas que Goose dans la vie du plus ostendais des courtraisiens. En solo, le chanteur de Goose sort un EP en novembre. D'ici là, le très lumineux Where Do We Begin est un chant d'amour à Ostende, son art de vivre et ses kids, qui préfèrent le skate au surf et prouvent que la digue et les cuistax, ça peut être aussi glam qu'un coucher de soleil à Santa Monica.

ans qu'avec une équipe super motivée, on veut faire de ce bâtiment exceptionnel un endroit où tout le monde peut se retrouver. L'idée est d'utiliser l'Art et la Culture pour améliorer la ville d'Ostende. Le problème, c'est que nos élus ont tout misé sur le tourisme et ce, pendant trop longtemps. » Mais le tourisme, c'est volatile et le directeur connaît bien ses concitoyens : « *Ostende est avant tout une ville de commerçants... Il a fallu attendre l'expo De Ensor à Delvaux, en 1999, et son carton critique et commercial pour que le franc tombe enfin. Art et économie peuvent faire bon ménage.* » S'en suivirent les succès du festival Theater Aan Zee et des expos à ciel ouvert : Beaufort.

Mais rien n'est encore gagné, comme le concède S. Tanghe : « *L'Ostendais est lent, il lui faut du temps pour comprendre les intérêts de l'Art et de la Culture. Il faut sortir des vieux schémas mercantiles... Mais ça, c'est notre boulot.* » On a envie de les croire, lui et la pétillance qui occupe ses yeux quand il dit ça.

## Le dernier disquairo est un poisson

Au détour d'une balade le long des eaux grises dans lesquelles mouillent le Mercator, ce navire-école de la marine marchande belge, on tombe sur la façade la plus improbable de la ville. Au rez-de-chaussée d'un immeuble sans charme, un poisson aux yeux exorbités et un lettrage très 70's, jaune flash, se sont collés sur la vitre et annoncent : Compact Center. On entre, sans le savoir, dans le dernier magasin de disques neufs de la Côte belge. Le magasin d'Yves et de sa femme est le rempart ultime face à la dématérialisation de la musique. Il vend des CD depuis 1988, des vinyles depuis 1999, et se réjouit : « *Nous avons une clientèle super éclectique, jeune et moins jeune. On vend littéralement de tout, moitié nouveautés, moitié rééditions. De la pop à la soul, en passant par le métal, la chanson française, le punk... Les Ostendais sont ouverts à tous les genres de musiques.* » Ouf, la musique bouge encore à Ostende ! Récemment, Arno nous a tous cueillis avec le crépusculaire *Ostende bonsoir*. Il est sans doute temps d'aller lui dire bonjour.



©MICHAEL THIEL

## Grégoire Fray

Cerveau végétal qui emmène le combo bruxellois Thot, Grégoire Fray produit une musique qui évolue entre post-industriel et post-rock. Avant le nouvel EP qui sortira fin de cette année, le groupe a proposé, le 18 octobre dernier, une reprise du titre *What Shall We Do Now* du Pink Floyd. Grégoire et sa bande diffusent également les *Silent Sunday Sessions*, tous les dimanches, en live stream sur Instagram ([instagram.com/thtmsc](https://www.instagram.com/thtmsc)). De quoi faire patienter les amateurs du genre.

TEXTE : ISABELLE BONMARIAGE

« Je suis fan de la musicienne Shannon Wright que j'ai vue une bonne dizaine de fois en concert, raconte Grégoire Fray. Je l'ai découverte avec son album *Over The Sun* et je suis tombé fan de la sensibilité de sa voix, sa puissance émotionnelle, son jeu de guitare brut de décoffrage. J'ai eu la chance de faire sa première partie en solo en 2016. Rien que l'idée d'aller lui dire bonjour dans les loges me terrorisait. C'est quelqu'un de très chaleureux et de timide, un peu comme moi, je pense. Je ne savais pas trop quoi lui dire de peur de dire des âneries ou de trop passer pour un fan boy. »

Grégoire aime aussi acheter des livres et lire dès qu'il le peut. Il confesse ne pas être très matérialiste avec les objets sauf avec les livres. Il paraît même qu'à certaines périodes, il lit beaucoup. Pas étonnant donc que son travail soit également influencé par des auteurs littéraires, notamment lorsqu'il écrit de la musique. « Quant aux sujets d'inspiration, poursuit-il, ça oscille entre des réflexions philosophiques liées aux découvertes astrophysiques (Jean-Pierre Luminet, Carlo Rovelli), la poésie viscérale de Rilke, les pensées sur la Culture et l'identité européenne de Zweig et les relations humaines décortiquées par Milan Kundera. » Tout cela booste Grégoire qui a trouvé son équilibre entre rigueur quotidienne et lâcher prise, l'écoute de l'instinct et du cœur. Il ajoute, pour terminer, que son évolution en tant qu'artiste est intimement liée à toutes les personnes avec qui, au fil des années, il a eu la chance de jouer, de collaborer et de créer.



©MAYLI STERKENDRIES

## Nicolas Michaux

Si un jour le dandy de la chanson rock écrit une chanson intitulée *Le Barman de l'Ibis Hôtel*, ne soyez pas surpris. Voici un an, il y a vécu un moment d'ivresse dans une ambiance de fin du monde. Et ça laisse des traces.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Mon album *Amour / Colère* est sorti le 20 septembre 2020. Après avoir donné une release party aux Nuits Botaniques dans des circonstances particulières avec artistes et public obligés de se soumettre à une prise de température à l'entrée, nous sommes partis en promotion à Paris. Nous avions prévu de rester trois jours sur place. Le budget était serré. Comme c'est souvent le cas, nous avons choisi de loger dans un hôtel Budget de la chaîne Ibis à Montreuil. On a fait des interviews à France Inter, une magnifique session live pour la Blogothèque sous le marché couvert de Montreuil. Le dernier soir, nous étions en concert à la salle La Marbrerie. C'était juste avant le deuxième confinement. Il y avait une ambiance fantomatique dans les rues de Paris. Nous avons joué à la Marbrerie devant peu de monde. Que des gens masqués, assis avec distanciation sociale. Nous avons remballé le matériel, traîné dans les loges désertes et regagné l'hôtel à deux heures du mat' comme si c'était la fin du monde. » Arrivés à l'Ibis de Montreuil, grosse surprise pour Nicolas Michaux et les musiciens de son groupe The Soldiers Of Love. « Le bar était encore ouvert. Ça n'arrive jamais dans un Ibis Budget à cette heure-là. Alors en pleine pandémie, c'était encore plus surréaliste. Il n'y avait aucun client. Le barman, qui habitait dans le coin, nous a offert tournée sur tournée. Un peu comme s'il avait pitié de nous et s'était pris d'empathie pour ces musiciens belges qui sont à la fin de leur route. Son attitude joviale et ses bonnes vibrations contrastaient avec notre sentiment de frustration car nous sentions bien que la suite de la tournée promotionnelle de l'album était compromise. Un mec de Montreuil qui t'offre des coups, ça peut paraître anecdotique. Ça l'est forcément, sinon je ne l'évoquerais pas dans cette rubrique. Mais je n'oublierai jamais. Ce mec, il n'en avait rien à foutre. Ni de la pandémie, ni des règles, ni de son directeur. Il était libre et ça nous a tous requinqués pour affronter la suite. C'est l'une des soirées après-concert les plus improbables que j'ai vécues. »



www.amplo.be

TU JOUES,  
ON GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

WE'VE GOT  
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture!

sabam.be

sabam  
for culture

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL  
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL

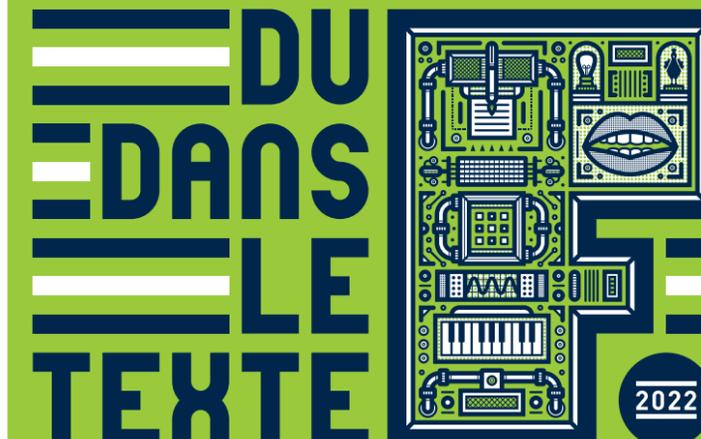


RETROUVEZ TOUTES LES DATES & THÉMATIQUES SUR  
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO - BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF -



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 17 DÉCEMBRE 2021  
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



# Vivez la Culture!

**CLOU**  
CHANSON FRANÇAISE  
05.11 - 20H30

**ELSA DE LACERDA  
& PIERRE SOLOT**  
CLASSIQUE  
16.11 - 20H30

**BAND OF FRIENDS**  
BLUES  
13.11 - 20H30

**BOOGIE BEASTS**  
BLUES  
04.12 - 20H30

**LISZA**  
MUSIQUE DU MONDE  
17.11 - 20H30

**TIM DUP**  
(1<sup>ÈRE</sup> PARTIE : AUREL)  
CHANSON FRANÇAISE  
09.12 - 20H30

**APRILE**  
POP NÉO SOUL  
08.12 - 20H30

**LOUIS CHEDID**  
CHANSON FRANÇAISE  
26.11 - 20H30

**DOMINIQUE CORBIAU  
& LA CAMERATA SFERICA**  
RÉCITAL CONTÉ  
15.12 - 20H30

# W:Hall III

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL  
Réservation : Tél. : 02/773.05.88 - [whalll.be](http://whalll.be)

